Case
FRC
19181

Antoine Joseph Gonsas

1788

LE

GRAND-BAILLIAGE,

Comédie hiſtorique.

THE NEWBERRY
LIBRARY

LE

GRAND-BAILLIAGE,

Comédie hiſtorique.

EN TROIS ACTES ET EN PROSE;

Représentée à Rouen, depuis le 8 Mai 1788 juſqu'au 9 Octobre de la même année, par une troupe de Baladins, qui a été ſifflée par tous les bons Citoyens.

A HARCOURT,

Et ſe trouve A ROUEN,

Chez LIBERTÉ, à la JUSTICE TRIOMPHANTE;

1788.

AVIS DE L'AUTEUR.

Je n'avais point fait cette plaisanterie avec le projet de lui donner les honneurs de l'impression ; mais quelques amis, qui en ont pris lecture, m'ont conseillé de la donner au Public. Cette faible production n'a aucun mérite littéraire ; elle n'a que celui d'être attachée, par son sujet, à une époque qui sera très mémorable dans l'histoire de ce siecle, & de dénoncer à la Nation la honte & la turpitude d'un Tribunal, que sa bassesse à dévoué au mépris Public. On y trouvera des Personnages qui étaient destinés à l'oubli ; mais leur honteuse conduite les rappellera à la mémoire, comme celui de ce fou qu'on ne se rappelle qu'avec le souvenir douloureux de son action sacrilege : comme lui, ils eussent mis le feu au Temple de cette Divinité bienfaisante, protectrice de notre liberté & de nos propriétés ; ils doivent être comme lui l'objet de l'exécration de ce siecle & des siecles à venir, si leur abjection ne les sauve de cette malheureuse célébrité.

NOMS DES ACTEURS.

M. LE DUC DE BEUVRON.
M. LE MARQUIS D'HARCOURT, Commandant à Rouen.
D'OSMONT, Concierge du Vieux-Palais.
VILLEMONT, grand Prévôt.
FLAMBARD, Lieutenant de la Maréchaussée.
LE BOULLENGER, Lieutenant-Général du Grand-Bailliage.
MOULIN, Lieutenant-Criminel.
SACQUÉPÉE, Avocat du Roi.
VASSE DU SAUSSAY, Procureur du Roi.
TRUGARD DE MAROMME, Lieutenant de Police.
RENARD, Commissaire, Conseil ordinaire de la Maison d'Harcourt.
LE BOULLENGER, Imprimeur du Parlement.
HAVAS, Inspecteur de la Librairie.
DE MAUSSION, Intendant.
UN MAITRE de Billard.
LE COMMANDANT du Régiment.
UN CAPITAINE de la Cinquantaine.
Quelques FINANCIERS, formant la Cour du Marquis.
Tous les autres JUGES du *Grand-Bailliage*.

La Scène est à Rouen, dans les appartements du Marquis d'Harcourt.

Le Grand-Bailliage,

Comédie historique.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. LE DUC DE BEUVRON, M. LE MARQUIS D'HARCOURT, LE CHEVALIER D'OSMONT, FLAMBARD, RENARD.

M. LE DUC DE BEUVRON, *au Marquis d'Harcourt.*

MARQUIS, voici votre Brevet de Commandant arrivé ; je craignais fort qu'on ne nous le refusât ; le Ministre craint votre inexpérience, mais je l'ai rassuré ; je vous laisse sous la conduite de trois hommes

capables de vous bien diriger. D'Osmond se fourre par-tout ; s'il y a quelques repas de Communauté, il s'y fera mener, & c'est dans ces goguettes-là que l'on parle à cœur ouvert ; le vin fait dire la vérité. Quant à Flambard, vous pouvez compter sur lui ; il n'aime personne, personne ne l'aime ; c'est un caractere excellent pour faire une police rigoureuse. Mais voilà la perle de nos amis, (*en frappant sur l'épaule de Renard*) c'est un homme de confiance ; vous pouvez l'employer à tout ; il n'a point de scrupule : aussi je lui promets une pension ; le Duc d'Harcourt en a déjà parlé : encore quelque coup de main, & il l'obtiendra. Pour vous, Marquis, laissez-vous tout bonnement conduire ; voici une occasion de se faire connaître, ne la négligez pas.

M. LE MARQUIS D'HARCOURT.

Je suis confus de toutes vos bontés, M. le Duc, & vais faire l'impossible pour m'en rendre de plus en plus digne ; la commission que vous me laissez est délicate, je le sens ; mais, graces aux conseils de ces Messieurs, j'espere m'en bien tirer.

LE DUC.

Vous vous en tirerez à merveille, Marquis,

quis : d'ailleurs, le plus fort eſt fait ; il paraît que les Parlements ſont renvoyés pour toujours. M. de Lamoignon eſt un homme ferme, qui ne reculera pas : ainſi, il n'y a pas d'inquiétude des revenants. Ménagez la Cour ; allez au-devant de ſes deſirs, c'eſt de-là d'où viennent les faveurs. Que nous importe le reſte ? Adieu, Marquis ; vous aurez encore le Grand-Bailliage à inſtaler, car ces petits Meſſieurs-là vont, ſans doute, faire quelque réſiſtance ; mais ce n'eſt pas une tâche bien pénible : d'ailleurs, je ſuis intimement convaincu qu'au fond du cœur, il ſont très-contens. Vous ferez comme à la Chambre des Comptes : Renard rédigera le Procès-Verbal, & tout ira bien ; je vous laiſſe. Adieu.

SCÈNE II.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, VASSE, *d'un air empreſſé.*

RENARD.

M. LE MARQUIS, voilà du nouveau ; je vois le Procureur du Roi du Bailliage qui arrive d'un air empreſſé.

LE MARQUIS.

Il vient m'annoncer, ſans doute, quelques Proteſtations.

VASSE, *tout eſſoufflé.*

M. le Marquis, j'ai voulu dérober à mes Confrères le plaiſir de vous annoncer notre ſoumiſſion aux ordres du Roi.

LE MARQUIS.

Je vous remercie, Monſieur; j'ai toujours compté ſur votre Corps; il eſt trop bien compoſé, pour ignorer ce qu'il doit au Roi. Je vais lui rendre compte de ſon obéiſſance.

VASSE.

M. le Marquis, vous pouvez l'aſſurer que tout a été enregiſtré avec acclamation. *On dit* que les nouveaux Edits ſont un bienfait qui mérite notre reconnoiſſance.

LE MARQUIS.

Comment : *on dit.* . . . ?

VASSE.

Oui, M. le Marquis, nous n'avons pas eu le temps de les lire; mais nous ſommes bien sûrs que ce ſont des Loix extrêmement ſages.

LE MARQUIS.

C'eſt une noble confiance qui vous fait

fait honneur, Monsieur ; j'en rendrai compte au Roi.

VASSE.

M. le Marquis, ma Compagnie va avoir l'honneur de vous rendre ses devoirs ; je vais aller la réjoindre, & me mettre en habit plus décent.

LE MARQUIS.

Je la recevrai avec plaisir ; vous pouvez l'en assurer d'avance.

(*Vasse sort.*)

SCÈNE III.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS.

LE MARQUIS.

Je ne m'attendois pas à si peu de résistance. Ils ont bien fait, au surplus ; ils m'évitent une corvée désagréable. Y a-t il quelques gens d'esprit dans cette Compagnie-là ? je n'en ai jamais vu aucuns. Renard, vous devez connaître ces gens-là !

RENARD.

Comme mes poches, M. le Marquis.

LE MARQUIS.

Eh bien! donnez-moi quelques renſeignements ſur leur compte.

RENARD.

Très-volontiers, M. le Marquis; je vais vous ſatisfaire en deux mots.

Le Lieutenant-Général eſt un jeune homme ſans expérience, dont on ne peut rien dire, ſinon qu'il eſt très-déplacé. Le Lieutenant-Criminel a de l'eſprit, mais ne s'eſt pas occupé d'affaires ſérieuſes dans ſa jeuneſſe; cela ne peut pas avoir le tact. Le Lieutenant de Police eſt un imbécille dans la rigueur du mot. L'Avocat du Roi eſt un petit ſot, qui ſe croit capable. Quant au Procureur du Roi, M. le Marquis l'a vu aſſez pour en juger. Les Juges ſont pour la plupart, des gens très-bornés; mais je dis infiniment. Il y a pourtant un certain Turgis auquel on croit de l'eſprit; mais c'eſt bien peu de choſe; & le total eſt au-deſſous du médiocre.

LE MARQUIS.

De quelle conſidération jouiſſent-ils dans la Ville?

RENARD.

D'aucune, M. le Marquis.

LE MARQUIS.

Comment étoient-ils traités par le Parlement ?

RENARD.

Comme des poliſſons.... Mais, j'entends le bruit de quelques Fiacres...; ce ſont ces Meſſieurs.

LE MARQUIS.

Je vais paſſer un inſtant dans mon cabinet. Renard, dites à mon Valet de chambre qu'il les faſſe attendre.

SCÈNE IV.

LE LIEUTENANT-GÉNÉRAL, LE LIEUTENANT-CRIMINEL, LE LIEUTENANT DE POLICE, SACQUÉPÉE, VASSE.

LE LIEUTENANT-GÉNÉRAL.

Ma foi, j'ai déjà oublié le diſcours que mon Secrétaire m'avait fait... Parlez, M. Moulin, vous avez plus d'aſſurance que moi.

LE LIEUTENANT-CRIMINEL.

C'eſt à vous de haranguer, Monſieur ; &

vous ſavez, d'ailleurs, que je ne ſuis ici que malgré moi, & nullement diſpoſé à complimenter.

LE LIEUTENANT-GÉNÉRAL.

Comment vais-je faire?

LE LIEUTENANT DE POLICE.

Quoi! vous avez peur! Cela ne m'arrive jamais à moi. Parler n'eſt que parler.

VASSE.

N'ayez nulle inquiétude; M. le Marquis eſt bon-homme.

SCÈNE V.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, LE MARQUIS, *déconcerté.*

LE MARQUIS.

MESSIEURS.....

LE LIEUTENANT-GÉNÉRAL.

M. le Marquis.... (*Un aſſez long ſilence.*)

LE MARQUIS.

Je ſais....

LE LIEUTENANT-GÉNÉRAL.

M. le Marquis a appris....

LE MARQUIS.

Je ſuis inſtruit.....

LE LIEUTENANT-GÉNÉRAL.

Nous n'avons fait que notre devoir.

L'AVOCAT DU ROI.

La vertu des Sujets, c'eſt l'obéiſſance.

LE MARQUIS.

Sans doute.

VASSE.

Meſſieurs, M. le Marquis en rendra compte au Roi.

LE LIEUTENANT DE POLICE.

Au Roi ? c'eſt tout ſimple ; il faut bien qu'il le ſache.

LE MARQUIS.

Meſſieurs, votre viſite me flatte ; & j'eſpere que vous voudrez bien accepter à dîner : je ſerai enchanté de vous voir.

TOUS ENSEMBLE.

Avec grand plaiſir, M. le Marquis.

LE MARQUIS.

Eh bien, pour quel jour ?

TOUS ENSEMBLE.

Quand vous voudrez, M. le Marquis.

LE MARQUIS.

Demain, si cela vous arrange.

LE LIEUTENANT DE POLICE.

Pour moi, je ne peux pas demain; & pourtant, je veux en être. J'aurai l'honneur de vous presenter ma femme, M. le Marquis; c'est une femme d'esprit.

LE MARQUIS.

A Jeudi.

LE LIEUTENANT-GÉNÉRAL.

Nous aurons cet honneur-là.

LE MARQUIS.

Je ferai prier tous vos Messieurs.

LE LIEUTENANT-GÉNÉRAL.

C'est trop d'honneur que vous leur faites, M. le Marquis.

LE MARQUIS.

Je veux les avoir. A Jeudi; nous nous verrons plus long-temps: excusez, si je vous quitte, mais je suis accablé d'affaires.

SCENE VI.

SCÈNE VI.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS.
(*Ils défont leurs robes dans l'anti-chambre.*)

LE LIEUTENANT-GÉNÉRAL.

Nous venons de faire une belle choſe mais nous ferons bien de ne pas nous montrer en robe dans les rues.

LE LIEUTENANT DE POLICE.

Vous avez raiſon; il faut de la prudence dans tout cela.

LE LIEUTENANT-GÉNÉRAL.

Eh bien, comment avez-vous trouvé mon diſcours?

LE LIEUTENANT DE POLICE.

Fort bien; vous faites comme cela le timide, e Marquis l'était plus que vous, d'honneur.

L'AVOCAT DU ROI.

Il n'y a que l'habitude de parler en public, qui donne de l'aſſurance.

LE LIEUTENANT DE POLICE.

Cela eſt vrai; mais pourquoi y parlez-vous toujours tout bas?

L'AVOCAT DU ROI.

Monsieur, je sais faire mon devoir. Messieurs, à Jeudi.

SCÈNE VII.

LE MARQUIS D'HARCOURT, RENARD, LE BOULLENGER, *Imprimeur*, HAVAS.

RENARD.

Monsieur le Marquis, voici Monsieur qui veut bien se charger de votre commission : c'est l'Imprimeur du Parlement, mais cela est égal ; vous pouvez y compter.

LE MARQUIS.

Messieurs, j'ai des ordres précis de découvrir les Auteurs & Imprimeurs des Libelles qui se répandent par-tout ; on sait que tout s'imprime à Rouen.

LE BOULLENGER.

Je découvrirai cela, M. le Marquis.

HAVAS.

Monsieur, cela n'est pas si facile que vous

le penſez ; les Imprimeurs ont des preſſes cachées.

LE MARQUIS.

Je ferai arrêter tous ceux qui auront lu les libelles, & il faudra qu'ils diſent qui les leur a vendus.

RENARD.

M. le Marquis, je crois que c'eſt le moyen le plus sûr ; d'ailleurs, il eſt expéditif ; il effraiera : quand il y en aura quelques douzaines, entre quatre murailles, vous les verrez jaſer.

HAVAS.

Je ſais que le Portier de M. de Belbeuf a vendu pluſieurs *Eſprit des Edits*. C'eſt un ouvrage qui m'eſt fortement recommandé.

LE MARQUIS.

En êtes-vous sûr, Monſieur ?

HAVAS.

Rien de plus certain, M. le Marquis ; j'y ai envoyé une perſonne, il n'y a qu'un inſtant ; & tenez, voilà l'exemplaire qu'on vient de me rapporter.

LE MARQUIS.

Renard, dites à Flambard qu'il vienne. Où diable eſt donc cet homme-là ? jamais il ne devrait quitter mon antichambre.

LE BOULLENGER.

M. le Marquis, je vous promets de vous découvrir tous les Auteurs des Pamphlets. Je vais au Palais tous les jours; on ne me ſuſpecte pas là, & je leur tirerai les vers du nez, je vous le promets. Trop heureux, M. le Marquis, de vous être bon à quelque choſe.

LE MARQUIS.

Je compte ſur vous, Monſieur. J'ai, Jeudi, le Grand-Bailliage à dîner, vous n'y ſerez pas de trop; je vous attends.

LE BOULLENGER.

J'accepte votre invitation avec reconnoiſſance, M. le Marquis.

SCÈNE VIII.

LE MARQUIS, RENARD, FLAMBARD.

LE MARQUIS.

D'ou venez-vous donc, Flambard? vous devriez toujours être là pour recevoir mes ordres.

FLAMBARD.

M. le Marquis m'excuſera ; un de mes eſpions vient de m'avertir que le Parlement s'aſſemble, & qu'on projette un Arrêté.

LE MARQUIS.

Cela n'eſt pas poſſible, Monſieur ; vous croyez que, contre les ordres du Roi, ils oſeraient....!

FLAMBARD.

J'en ſuis sûr, M. le Marquis.

LE MARQUIS.

Eh, ſavez-vous où ſe font les aſſemblées?

FLAMBARD.

Non, M. le Marquis, pas préciſément.

LE MARQUIS.

Il faut le ſavoir, Monſieur, ſur le champ.

FLAMBARD.

Mes Eſpions ſont aux aguêts : on avait cru d'abord que c'était chez le Préſident de Lalonde ; mais je crains que ce ne ſoit dans le Palais.

LE MARQUIS.

Dans le Palais! ... il eſt fermé.

FLAMBARD.

La clef eſt dans les mains du Buvetier... qui l'empêche de l'ouvrir ?

LE MARQUIS.

Si je croyais cela, je le ferais pendre ſur le champ ; c'eſt de la plus grande conſéſéquence, Monſieur ; il faut éventer cette mêche-là.

FLAMBARD.

J'y vais faire mon poſſible. M. le Marquis ne doute pas de mon zèle : il faudra mettre des patrouilles autour du Palais.

LE MARQUIS.

Demandez un ordre à mon Secretaire.

FLAMBARD.

Nous aurons beſoin peut-être de quelques Lettres de cachet.

LE MARQUIS.

M. de Beuvron m'en a laiſſé en blanc ; n'ayez pas d'inquiétude.

FLAMBARD.

Je vais pourvoir à tout, & je vous réponds qu'ils ſeront bien fins, s'ils m'échappent.

LE MARQUIS.

Ne perdez pas de temps ; je vais rendre

compte de tout cela au Miniſtre. La beſogne s'accroit à un point.... je ne ſais par où en prendre.

SCÈNE IX.

LE MARQUIS, D'OSMOND, QUELQUES FINANCIERS, *Courtiſans du Marquis.*

LE MARQUIS.

Vous me voyez dans un grand embarras, Meſſieurs; on m'a donné avis que le Parlement faiſait des aſſemblées clandeſtines, & je crains fort qu'il ne paraiſſe un Arrêté; cela me ferait un grand tort auprès du Miniſtre.

D'OSMOND.

Flambard vous a promis, M. le Marquis, de vous découvrir cela.

LE MARQUIS.

Votre Flambard ſe mêle de tout, & ne fait rien de bien; il a une multitude de fauſſes nouvelles, & ne ſait jamais rien préciſément. Je commence à croire qu'il n'eſt

propre qu'à tout embrouiller; cet homme-là aime le désordre.

D'OSMOND.

Je lui ai vu faire des expéditions adroites.

LE MARQUIS.

A la bonne heure; mais s'il me manque celle là, il me fait un tort irréparable. Quelle idée voulez-vous qu'on ait de moi, si le Parlement parvient à faire un Arrêté dans une Ville où je commande, avant que j'en aie été instruit? Vous savez à quoi tient mon élévation; si je parviens à calmer l'effervescence, si j'ai l'art d'empêcher la révolte dans cette ville tumultueuse; la récompense est toute prête. M. le Duc d'Harcourt sera Maréchal de France; il cede son commandement à M. le Duc de Beuvron, & moi je deviens Lieutenant-Général de la Province, Gouverneur du Vieux-Palais, & Commandant de la Ville. Tel est le prix que je recevrai de mon dévouement: sans cela, je n'aurais jamais accepté une commission désagréable, dont je suis incapable, au vrai, sans les excellents guides qui m'ont été donnés.

D'OSMOND.

N'ayez aucunes craintes, M. le Marquis;

quis; ſoyez aſſuré que Flambard va tout ſavoir : pour moi, je lui trouve beaucoup d'eſprit, à ce garçon-là !

LE MARQUIS.

Je compte bien plus ſur Renard. On dit qu'il eſt un peu frippon : cela peut-être ; mais il eſt adroit & actif. Je viens de l'envoyer à la poſte, ſignifier l'ordre de m'apporter toutes les lettres ſuſpectes ; on parle d'une certaine correſpondance qu'il eſt important de découvrir, Meſſieurs. Il n'eſt queſtion de rien moins que d'une confédération avec la Bretagne : vous ſentez les conſéquences d'un pareil projet ; mais voici Renard.

SCÈNE X.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, RENARD.

RENARD.

M. LE MARQUIS, voici le paquet de lettres.

LE MARQUIS.

Voyons

RENARD.

En voici trois du premier Préſident : voulez-vous que je les ouvre, M. le Marquis?

LE MARQUIS.

Parbleu ! ſans doute : la première à M. de la Guibourgere ; il n'y a rien. Voyons les deux autres... Rien... C'eſt pourtant là que doit ſe former la ligue.

RENARD.

M. le Marquis, voici une lettre d'un certain Macaclin, qui eſt le *factotum* de la maiſon.

LE MARQUIS.

Voyons ce que c'eſt.

RENARD.

Elle eſt adreſſée à un Gentilhomme Breton, à Saint Malo.

LE MARQUIS.

Donnez : (*Il lit*).... C'eſt une lettre de Procureur : tout bonnement il demande de l'argent.

RENARD.

Il n'y a que cela aujourd'hui.

LE MARQUIS.

A demain ; mais ne laiſſez rien paſſer.

SCÈNE XI.

RENARD, UN MAITRE DE BILLARD.

LE MAITRE DE BILLARD.

MONSIEUR, je viens pour ſavoir les intentions de M. le Marquis, ſur ce que vous ſavez.

RENARD.

Il paraît bien décidé à ne pas accorder de permiſſion : mais je vous aime, mon cher, & je vais encore faire une tentative. Je fais là pour vous ce que j'ai refuſé à dix autres, & qui m'ont offert un joli cadeau : mais je ne ſuis pas intéreſſé ; je veux vous obliger ſeulement.

LE MAITRE DE BILLARD.

M. Renard, ſoyez certain que je ne ſerai point ingrat.

RENARD.

Vous vous moquez.... repaſſez tantôt : je vous dirai le dernier mot.

SCÈNE XII.

LE MARQUIS *entre pendant que le Maître de Billard sort.*

LE MARQUIS.

QUEL est cet homme?

RENARD.

Ah! M. le Marquis, c'est ce Maître de Billard, dont je vous ai parlé; il compte bien sur vos bontés.

LE MARQUIS.

Je ne puis rien faire pour lui; je viens de recevoir à l'instant une lettre de M. le Duc d'Harcourt, qui me conseille de ne point donner de permissions. On dit qu'il y a un Réglement; je ne veux point décidément l'enfreindre.

RENARD.

M. le Marquis est bien le maître.

LE MARQUIS.

Eh bien, ne m'en parlez plus.

RENARD.

Cela suffit, M. le Marquis.

LE MARQUIS.

A propos, n'eſt-ce pas aujourd'hui que les Boulangers s'aſſemblent ici pour régler le prix du pain ?

RENARD.

Oui, M. le Marquis. La Police n'eſt pas contente que vous lui enleviez le droit de faire cette taxe. Je crois que ces Meſſieurs y gagnent quelque choſe.

LE MARQUIS.

Et c'eſt préciſément ce que je veux éviter.

RENARD.

M. le Marquis, voici M. le Lieutenant de Police & les Boulangers.

LE MARQUIS.

Faites paſſer tout ce monde-là de l'autre côté. Quand ils ſeront à peu-près d'accord, vous me ferez avertir. Je ne connais rien à tout cela, moi.... Renard, vous arrangerez cela mieux que moi.

RENARD.

Oui, M. le Marquis, cela ira tout ſeul ; je vais les mettre à la raiſon en deux mots.

LE MARQUIS.

On dit que le Peuple crie.

RENARD.

Il faut le laiſſer crier. La canaille de Rouen eſt douce comme un mouton ; on peut tout faire ſans le moindre danger.

LE MARQUIS.

Ah ! ſans doute. Puis avec des baïonnettes ... je n'ai pas peur. Voici M. de Mauſſion qui arrive ; je vais le recevoir. Arrangez ces gens là pour le mieux.

SCÈNE XIII.

M. DE MAUSSION, LE MARQUIS D'HARCOURT.

LE MARQUIS.

Vous me prévenez, Monſieur ; j'allais aller chez-vous ; mais j'ai tant d'affaires....

M. DE MAUSSION.

J'ai du plaiſir à venir vous voir ; j'ai, d'ailleurs, à vous rendre compte de ma miſſion. Je viens de faire un voyage bien déſagréable.

LE MARQUIS.

Tous ces petits Tribunaux ont enregiſtré ſans réſiſtance, ſans doute ? ils ont ſuivi l'exemple qu'on leur donne ici ?

M. DE MAUSSION.

Point du tout ; j'ai eu à ſupporter les rebuffades & les inſolentes proteſtations d'une infinité de ces poliſſons-là ; je n'avais point d'eſcorte, & j'ai été forcé de prendre la voie de la douceur. Si j'avais eu, comme vous, des Lettres de cachet à ma diſpoſition, j'en aurais fait coffrer plus d'un. Il n'y a rien de ſi inſolent qu'un petit Conſeiller au Bailliage ſur ſon ſiége : on n'a pas d'idée de cela.

LE MARQUIS.

Votre courſe eſt terminée : ainſi, vous voilà débarraſſé. J'avais le deſir d'avoir Madame de Mauſſion à dîner ; mais j'ai ce Grand-Bailliage, & ce n'eût pas été une galanterie à lui faire, que de la mettre avec tout ce monde-là. Je les ai tous raſſemblés, afin d'en être quitte en une bonne fois.

M. DE MAUSSION.

Avez-vous des nouvelles de là-haut ?

LE MARQUIS.

Oui, tout y va par merveilles. Ils ont bien quelques petits embarras ; mais ils s'en tireront. Je ne ſuis pas politique, moi.

M. DE MAUSSION.

Sans doute ; ce n'eſt pas votre partie.

SCÈNE XIV.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, RENARD.

RENARD.

Tout eſt preſque d'accord, M. le Marquis.

M. DE MAUSSION.

De quoi eſt-il queſtion ?

LE MARQUIS.

D'une miſere, d'une augmentation ſur le pain.

M. DE MAUSSION.

Cela mérite réflexion. Le Peuple ſouffre ici; l'ouvrage ne va point; & ces coquins-là ſont déjà venus chez moi d'une maniere inſolente.

LE MARQUIS.

Mais, les Boulangers ne veulent pas cuire.

M. DE MAUSSION.

Ce ſont des drôles; j'en ferais mettre quelques-

quelques-uns en priſon; vous verriez les autres trembler.

LE MARQUIS.

Il eſt juſte qu'on leur paie le pain plus cher, puiſque le bled augmente.

M. DE MAUSSION.

Si vous augmentez le pain, je ne réponds de rien : ma foi, j'aimerais mieux que les Boulangers ſouffrent. Savez-vous bien qu'il n'y aura pas de ſûreté ni pour vous ni pour moi.

LE MARQUIS.

Je crois que vous avez une terreur panique.

M. DE MAUSSION.

Quand ils auront mis le feu à mon hôtel, vous aurez beau envoyer vos grenadiers, le mal ſera toujours fait.... Je vais ſolliciter une permiſſion de quitter la Ville; je ne veux pas m'expoſer.

LE MARQUIS.

Vous autres gens de robe, vous êtes timides : on voit bien que vous n'avez jamais vu le feu. Vous ne voulez pas paſſer de l'autre côté?... Vous nous donneriez votre avis.

M. DE MAUSSION.

Moi, Monſieur? non ; je ne veux point me mêler de cette beſogne. Je vous laiſſe. J'aurai l'honneur de vous voir un de ces jours.

SCÈNE XV.

LE MARQUIS, LE LIEUTENANT DE POLICE, LE PROCUREUR DU ROI, RENARD.

LE MARQUIS.

Tout le monde paraît content ; le Peuple n'aura pas à ſe plaindre, puiſqu'on n'augmente pas ſon pain ; & les Boulangers doivent faire un bénéfice honnête, au prix où il eſt.

LE LIEUTENANT DE POLICE.

M. le Marquis a bien de la ſagacité.

LE MARQUIS, *au Lieutenant de Police.*

Vous avez rendu une Sentence pour faire mettre des bancs dans le parterre de la Comédie : je m'étonne que vous l'ayez fait ſans m'en avoir parlé.

LE LIEUTENANT DE POLICE.

Monſieur, c'eſt moi qui ſuis Juge de cette matière.

LE MARQUIS

Je croyais, Monſieur, vous avoir dit que je voulais qu'on ne fît rien dans la Ville ſans m'en prévenir.

LE LIEUTENANT DE POLICE.

Excuſez, M. le Marquis; ſi je vous ai offenſé, c'eſt ſans le vouloir.

VASSE.

Monſieur, on ne fera rien que vous n'y conſentiez. Nous ſavons ce que nous vous devons.

LE MARQUIS

A la bonne heure. Voici ces Meſſieurs.

SCÈNE XVI.

LE MARQUIS D'HARCOURT, LE LIEUTENANT-GÉNÉRAL, LE LIEUTENANT-CRIMINEL, LE LIEUTENANT DE POLICE, L'AVOCAT DU ROI, LE PROCUREUR DU ROI, TOUS LES AUTRES JUGES, *qui arrivent successivement, & les Convives, au milieu desquels on voit* HAVAS, LE BOULLENGER, RENARD, *&c.*

LE MARQUIS.

Je suis aise, Messieurs, de vous voir tous rassemblés. J'ai rendu compte de votre docilité au Roi, & je suis chargé de vous dire qu'elle a été applaudie. Votre exemple n'a pas été suivi généralement; partout on a trouvé la plus grande subordination. Je me félicite d'avoir porté les ordres du Roi dans une Ville où j'ai trouvé des Sujets dociles & soumis à leur devoir.

LE LIEUTENANT-GÉNÉRAL.

Cet éloge nous flatte beaucoup, M. le Marquis ; il rachette les petites humiliations que la méchanceté nous prépare.

LE MARQUIS.

Je veux vous rétablir dans tous vos droits ; je vous enverrai inceſſamment toutes les affaires de Police : on vous les avait enlevées ; c'eſt à moi à qui vous en devez la reſtauration.

LE LIEUTENANT-GÉNÉRAL.

C'eſt un nouveau titre à notre reconnaiſſance.

LE MARQUIS.

Je renverrai auſſi la Librairie à M. le Lieutenant de Police.

(*En s'inclinant vers Renard, il lui dit à demi-voix.*)

Sait-il lire ?

RENARD.

Oui, paſſablement.

LE MARQUIS.

Allons, Messieurs, je vais vous présenter à Madame la Marquise.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

VASSE, SACQUEPÉE, D'OSMOND, (*ſortants de table.*)

D'OSMOND.

Eh bien, Meſſieurs, comment avez-vous trouvé le dîner?.... Le Marquis ſert bien, n'eſt-il pas vrai?

VASSE.

Très-bien.... Croyez-vous que nous y dînions ſouvent?...

D'OSMOND.

Je ne ſais pas;... mais je le crois.

SACQUEPÉE.

J'aime ces dîners-là, moi...; on n'eſt pas obligé de les rendre.

D'OSMOND.

Dîniez-vous quelquefois chez le premier Préſident?

VASSE.

Jamais.

D'OSMOND.

Voyez quelle différence... Avez-vous fait attention au vin?...

SACQUEPÉE.

Parbleu, je vous en jure Je craignais que que vous ne bussiez un peu trop.

D'OSMOND.

Ah bien, oui! Vous avez vu comme je m'étais emparé d'une bouteille! Le Marquis est bien généreux;... mais il ne verse gueres. Mais, je vous quitte; je vais voir si Madame de Maussion est visible.

(*Il sort.*)

SCÈNE II.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS.

VASSE.

J'AI envie de voir comment le Peuple prendra l'augmentation du pain.

SACQUEPÉE.

Il me semble qu'il y a un Réglement qui porte

porte que le pain ne peut être augmenté que d'un ſol à la fois.

VASSE.

Je le connais bien ; mais je n'en ai pas parlé.

SACQUEPÉE.

Pourquoi ?

VASSE.

M. le Marquis ſe mêle de ce qui ne le regarde pas. Eh bien, il faut le laiſſer faire.

SACQUEPÉE.

Le Peuple pourrait bien ſe fâcher..... Et s'il y allait avoir une révolte ?...

VASSE.

Tant mieux ; cela nous donnerait des affaires criminelles.

SACQUÉPÉE.

Ah, oui ; vous avez raiſon. A propos, n'avez-vous pas remarqué que le Marquis avait l'air de nous perſiffler pendant le dîner.

VASSE.

Point du tout ; vous êtes bien chatouilleux, Monſieur ; c'eſt la manière des grands ; ils ont l'habitude de ſe mettre à l'aiſe.

SACQUEPÉE.

Tout ce qui me fâche, moi, c'eſt de trouver à table un Commiſſaire, un ſubalterne qui prend des airs ; un frippon, d'ailleurs.

VASSE.

C'eſt vrai ; on a affecté de le placer à côté de moi. Le Marquis ne ſait pas faire ce diſtinction : cependant, il doit bien ſavoir que je ſuis noble ; & j'en attendais plus d'égards.

SACQUEPÉE.

Peut-être qu'il l'ignore... ; mais le voici.

SCÈNE III.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, LE MARQUIS, RENARD, LE BOULLENGER, *Imprimeur*, HAVAS, *& quelques autres Convives.*

LE MARQUIS.

Vous prenez l'air, Meſſieurs ?

VASSE.

Oui, M. le Marquis ; il faiſait chaud dans l'appartement.

SACQUEPÉE.

M. le Marquis va aller à la Comédie?

LE MARQUIS.

Oui. Il le faut bien ; je n'ai perſonne à voir ici.

SCÈNE IV.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, D'OSMOND.

LE MARQUIS.

Eh bien, Chevalier, Madame l'Intendante y eſt-elle?

D'OSMOND.

Oui, M. le Marquis, elle vous attend.

LE MARQUIS.

Je voulais vous la donner aujourd'hui, Meſſieurs ; mais elle a craint un dîner d'hommes. (*A le Boulenger.*) M. le Boullenger, tâchez de me découvrir quelques Auteurs des Libelles (*A Havas.*) Je compte ſur vous, Monſieur, pour ſurveiller les preſſes. (*Ils ſortent.*) Mais Flambard eſt ſorti avant le café, & il ne revient pas ; j'ai de l'inquiétude.

VASSE.

Il n'y a rien à craindre, M. le Marquis; Flambard eſt bien ſervi; mais je l'apperçois, ce me ſemble.

RENARD.

Oui, c'eſt lui.

SCÈNE V.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, FLAMBARD.

FLAMBARD.

M. LE MARQUIS, je viens vous demander un ordre; le peuple pille les maiſons des Boulangers.

LE MARQUIS.

Qu'eſt-ce que cela veut dire...? Ne vous trompez-vous point?

FLAMBARD.

Non, Monſieur, il y a déjà une maiſon de pillée; &, ſans mes Cavaliers, toute la Ville ſerait ſens-deſſus-deſſous.

LE MARQUIS *paſſe à ſon Bureau.*

Tenez, voilà un ordre: que l'on mette

la moitié du Régiment ſur pied ; qu'on arrête les plus mutins; que l'on tire ſur ces drôles-là à brûle pourpoint.

SACQUEPÉE.

M. le Marquis eſt humain.... Mais il faut effrayer la canaille pour la contenir.

LE MARQUIS.

Qui peut exciter la révolte ? Je n'y comprends rien.

VASSE.

Le Peuple eſt bien déraiſonnable ; rien ne le calme comme d'en faire pendre quelques uns.

LE MARQUIS.

J'eſpere que tout ſe calmera ſans cela. Les Boulangers ne m'auraient-ils point trompé ? Si je le croyais....

VASSE.

Monſieur, ils ſont honnêtes gens.

LE MARQUIS.

Il faut aller trouver les Syndics, & me les amener ici ; je veux ſavoir s'il n'y a point de leur faute.

VASSE.

J'y vais, M. le Marquis.

LE MARQUIS.

Renard, accompagnez Monsieur.

(*Ils sortent.*)

SCÈNE VI.

LE MARQUIS, VILLEMONT, *Grand-Prévôt.*

LE MARQUIS.

M. DE VILLEMONT, où en sont les choses ?

VILLEMONT.

Monsieur, ce n'est plus rien.

LE MARQUIS.

Qu'y a-t-il eu ?

VILLEMONT.

Une querelle contre un Boulanger insolent : elle est terminée.

LE MARQUIS.

Flambard disait que tout était au pillage.

VILLEMONT.

C'est que Flambard a peur, M. le Marquis.

LE MARQUIS.

Vous êtes bien sûr que tout ceci eſt calme ?

VILLEMONT.

J'en ſuis certain. M. le Marquis n'a pas d'ordre à me donner.

LE MARQUIS.

Non ; mais ne déſemparez pas.

(*Villemont ſort.*)

SCÈNE VII.

FLAMBARD & RENARD *arrivent.*

LE MARQUIS.

On dit qu'il n'y avait rien ?

RENARD.

Diable ! rien ; c'était une révolte complette ; &, ſans l'intrépidité de Monſieur, (*en montrant Flambard*) il y aurait eu un beau vacarme.

LE MARQUIS.

Y a-t-il eu quelqu'un de tué ?

FLAMBARD.

Non, M. le Marquis.

LE MARQUIS.

Tant mieux. Mais, que demandent-ils ?

RENARD.

Ils veulent le pain pour rien.

LE MARQUIS.

Comment les avez-vous appaisés ?

RENARD.

Monsieur a fait beaucoup de bruit de loin ; mais cela ne les effrayait pas. Quand il a vu cela, il s'est jetté avec courage au milieu d'eux.

LE MARQUIS.

Il en a blessé quelques-uns ?....

RENARD.

Au contraire, M. le Marquis ; il leur a donné de l'argent.

LE MARQUIS.

C'est fort bien fait.... Mais comptez-vous leur en donner tous les jours ?

FLAMBARD.

Non, M. le Marquis.

LE MARQUIS.

En ce cas, c'est une sottise. Et demain, que ferons-nous ?

RENARD.

RENARD.

M. le Marquis, on dit qu'il y a un Réglement qui a taxé le pain, & qui défend d'augmenter de plus d'un ſol à la fois.

LE MARQUIS.

Que ne me le diſiez-vous.

RENARD.

Je ne le connoiſſais pas, M. le Marquis.

LE MARQUIS.

Comment! le Procureur du Roi me la laiſſé ignorer! Pour cet imbécille de Lieutenant de Police, cela ne m'étonne pas; il ne ſait rien de rien.

RENARD.

Cela pourrait bien être une malice; ces Meſſieurs ſont piqués.

LE MARQUIS.

Je les remercierai de leur bonne volonté. Mais voici préciſément le Procureur du Roi avec quelques Boulangers.

SCÈNE VIII.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, LE PROCUREUR DU ROI, LES BOULANGERS.

LE MARQUIS.

PARBLEU, Monsieur, vous m'avez joué un joli tour ; vous me laissez ignorer le Réglement du Parlement.

VASSE.

M. le Marquis, j'ai cru que vous n'en feriez aucun cas. Est-ce que vous vouliez le suivre?

LE MARQUIS.

Sans doute, Monsieur ; & je trouve très-mauvais que vous me l'ayiez caché.

VASSE.

Monsieur le Marquis, il y a un remede.

LE MARQUIS.

Il ne fallait pas, Monsieur, me laisser faire le mal. (*Aux Boulangers.*) Vous êtes des drôles, qui avez voulu me tromper ; mais vous en ferez la dupe : dès l'instant

même, je vais diminuer le pain ; & je vous ordonne d'en fournir vos boutiques.

LES BOULANGERS.

M le Marquis, il nous ſera impoſſible de donner le poids.

LE MARQUIS.

Prenez garde à vous ; je ferai faire l'inſpection par cinquante grenadiers, & le premier contrevenant ira en priſon.

VASSE.

M. le Marquis, on ne peut pas trop exiger....

LE MARQUIS.

Taiſez-vous, Monſieur ; vous me paraiſſez d'intelligence avec ces gens-là. Je n'aime pas la trigauderie.... Donnez des ordres à vos Commiſſaires d'y veiller ; vous me répondrez des abus.

SCÈNE IX.

FLAMBARD, RENARD, D'OSMOND, LE MARQUIS.

D'OSMOND.

VOILA un événement dont il faut tirer parti.

FLAMBARD.

Sans doute, Monsieur, M. le Marquis peut s'en faire beaucoup d'honneur.

LE MARQUIS.

J'en vais rendre compte au Ministre ; soyez sûr que je ne vous oublierai pas. Ce n'est qu'en grossissant un peu les objets, qu'on leur donne de l'importance. Je ne vous cacherai pas, mes bons amis, que je veux me faire un mérite auprès du Roi, de l'activité de mes recherches, & que je ne parle dans ma correspondance, que d'émeutes, de séditions, de révoltes. Ce qui me fâche, c'est d'être trop près de Versailles ; je crains que les Ministres ne soient instruits de ce qui se passe.

RENARD.

Il paraît, M. le Marquis, que rien n'eſt ſi facile que de les tromper.

LE MARQUIS.

Sans doute; c'eſt pour moi un coup de partie; il faut inventer des difficultés, plutôt que de manquer l'occaſion de nous en faire honneur.

FLAMBARD.

Une révolte, qui n'a pas eu de ſuite! c'eſt parbleu une ſuperbe occaſion de ſe faire récompenſer.

LE MARQUIS.

J'ai toujours une inquiétude, c'eſt que vous ne laiſſiez le Parlement faire une équipée; je crains qu'il ne s'aſſemble.

FLAMBARD.

N'en ayez aucune, M le Marquis; j'ai des gens sûrs qui le ſurveillent; rien ne ſe fera ſans que vous en ſoyez inſtruit.

LE MARQUIS.

Je compte ſur vous, mon cher; vous ſentez les conſéquences. Je veux bien feindre des procédés pour ces Meſſieurs; mais au fond, je ne les aime pas. L'orgueil de la robe eſt plus inſupportable qu'un autre.

D'OSMOND.

Voici M. Havas. Il vient bien précipitamment!....

SCÈNE X.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, HAVAS.

HAVAS.

SAVEZ-VOUS ce qui se passe, M. le Marquis?

LE MARQUIS.

Quoi donc, Monsieur?

HAVAS.

Le Parlement a fait un Arrêté.

LE MARQUIS.

Cela n'est pas possible, Flambard les a entourés d'espions.

HAVAS.

M. le Marquis peut en être sûr.

FLAMBARD.

Vous êtes mal instruit, Monsieur, assurément; je suis certain qu'il n'y a point eu d'assemblées.

HAVAS.

Il y en a eu deux chez M. le Premier Préſident, hier au ſoir & ce matin.

FLAMBARD.

J'ai l'honneur de vous aſſurer, Monſieur, que cela ne peut pas être; j'ai encore donné douze livres ce matin a un des domeſtiques de M. de Pontcarré, & il m'a promis de m'avertir de tout ce qui ſe paſſerait.

HAVAS.

Eh bien, M. *Soulier*, auquel j'avais promis un louis, vient de me remettre une copie de l'Arrêté. Tenez le voilà : en doutez-vous encore?

LE MARQUIS.

Eh, mon dieu, Monſieur, donnez donc! Pardieu, voilà une belle ſottiſe!

FLAMBARD.

N'avez-vous pas de Lettres de cachet, M. le Marquis.

LE MARQUIS.

Taiſez-vous, je vous prie; vous faites l'entendu, & n'êtes qu'un ſot.

FLAMBARD.

J'aurai l'honneur de vous faire obſerver,

M. le Marquis, que je ſuis décoré, & que la Croix de Saint Louis que je porte, mérite.....

LE MARQUIS.

Allons donc, Monſieur, j'ai preſque honte de la mienne, quand je la vois à de certaines gens.... Le métier d'eſpion eſt bien bas, mais encore faut-il ſavoir le faire; & vous n'y êtes pas ſeulement propre. Tenez-vous dans mon antichambre, & y attendez mes ordres.

(*Flambard ſort.*)

RENARD.

Il a de la bonne volonté; mais il n'eſt pas adroit véritablement.

LE MARQUIS.

M. Havas, il faut empêcher que cet Arrêté ne s'imprime; mettez y la plus grande ſurveillance. Je vais paſſer dans mon cabinet pour le lire, & l'envoyer promptement au Miniſtre. Ne perdez pas de temps, Monſieur.

HAVAS.

M. le Marquis peut-être sûr de mon zèle.

LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

A propos, Monſieur, il faut tâcher de ſavoir qui l'a rédigé ; il faut que j'inſtruiſe le Miniſtre de cela.

HAVAS.

Je vais m'en informer, M. le Marquis.

LE MARQUIS.

D'Oſmond, y a-t-il dans le vieux-Palais des appartements où on puiſſe faire mettre quelques-uns de ces Meſſieurs convenablement ?

D'OSMOND.

Oui, M. le Marquis ; il y en a où ils ne ſeraient pas mal.

LE MARQUIS.

Je vois bien qu'il faudra en venir là... Allez voir combien vous pourriez diſpoſer de chambres, & venez auſſi-tôt m'en rendre compte.

(D'Oſmont ſort, & le Marquis paſſe dans ſon cabinet.)

SCÈNE XI.

RENARD, LE MAITRE DE BILLARD.

LE MAITRE DE BILLARD.

Eh bien, Monsieur, avez-vous obtenu quelque chose de M. le Marquis.

RENARD.

Ah! mon cher, M. le Marquis ne veut décidément point accorder de permissions.

LE MAITRE DE BILLARD.

J'avais bien compté sur vous, M. Renard. Je sais que M. le Marquis a la plus grande confiance en vous; vous en faites tout ce que vous voulez.

RENARD.

Il me refuse peu de chose; mais celle-là...

LE MAITRE DE BILLARD.

Quoi! Monsieur, il n'y a pas la moindre espérance! Je viens de voir Madame Renard, qui m'a presqu'assuré....

RENARD.

Vous avez vu ma femme ? Etes-vous d'accord avec elle ?

LE MAITRE DE BILLARD.

Oui, Monſieur, c'eſt déjà fini, & je croyais....

RENARD.

A vous parler franchement, j'ai une permiſſion ; mais il y a des gens qui m'ont tant preſſé, que j'ai preſque promis de la donner.

LE MAITRE DE BILLARD.

M. Renard, après m'avoir donné votre parole, cela ne ſerait pas un procédé digne de vous.

RENARD.

J'ai toujours eu de l'amitié pour vous ; je vous donne la préférence... Vous pouvez dès demain ouvrir votre billard.

LE MAITRE DE BILLARD.

Je vous ſuis bien obligé, Monſieur ; je n'oublierai jamais le ſervice que vous me rendez. Il y a des gens qui diſent du mal de vous ; ce ſont des gens bien injuſtes !

RENARD.

Retirez-vous ; voici M. le Marquis qui a des choſes particulières à me dire.

SCÈNE XII.

LE MARQUIS, RENARD.

LE MARQUIS.

Je n'ai rien lu de ſi vigoureux que cet Arrêté. Ces Meſſieurs parlent au Roi d'une manière cavalière. Si un Officier en diſait autant à ſon Colonel, il ne tarderait pas à être caſſé.

RENARD.

Le Parlement de Rouen a toujours été ferme. On avait été bien étonné de ſa douceur juſqu'ici.

LE MARQUIS.

On n'a rien perdu pour attendre ; c'eſt le ſommeil du lion : il ſe réveille en rugiſſant.

RENARD.

Cela va nous donner une cruelle beſogne.

LE MARQUIS.

Je viens d'expédier un Courrier, & je ne doute pas qu'il ne me rapporte des ordres rigoureux. Ma foi, ils le méritent bien. Le Roi devrait établir par-tout la ſubordination militaire.

RENARD.

Si on ſuit le plan de M. de Lamoignon, on en viendra là. Car, qui oſera ſeulement ſe plaindre ?

LE MARQUIS.

C'eſt en quoi je le trouve beau ; le Roi eſt le maître. Si j'étais Roi, moi, j'établirais un impôt tout uniment, ſans tant de formalité. On ne voudrait pas payer... en priſon. La perception ſerait facile, comme cela.

RENARD.

M. le Marquis a des idées lumineuſes.

LE MARQUIS.

Je ne ſais ſi cet Havas eſt un homme sûr ; il a quelque choſe de faux dans le regard : d'ailleurs, il était attaché au Parlement ; je crains des ménagements.

RENARD.

N'ayez nulles inquiétudes à cet égard,

M. le Marquis ; ces ſcrupules-là ne le retiendront pas ; c'eſt un homme qui veut faire ſon chemin : & ces Meſſieurs-là ne ménagent rien.

LE MARQUIS.

Il m'a rendu un grand ſervice, au vrai ; il avoit trouvé le bon moyen : les valets ſont les meilleurs eſpions de leurs maîtres. Il eſt étonnant comme je m'inſtruis tous les jours ; j'apprends des choſes, dont je ne me ſerais pas douté. Mais je vois venir le Lieutenant-général du Bailliage & le Procureur du Roi : qu'ont-ils de nouveau ? Renard, laiſſez-nous.

SCÈNE XIII.

LE LIEUTENANT - GÉNÉRAL, LE PROCUREUR DU ROI, LE MARQUIS.

LE LIEUTENANT-GÉNÉRAL.

M. LE MARQUIS, on vient de me remettre l'Arrêté du Parlement ; on a eu l'inſolence de me l'envoyer ſignifier dans mon cabinet.

LE MARQUIS.

Eh bien, Meſſieurs ! qu'y a-t-il de mal à cela ?

LE LIEUTENANT-GÉNÉRAL.

Quoi, Monſieur ! c'eſt me manquer à un point étrange, & je vous avoue que j'ai été tout prêt de faire arrêter l'impertinent qui s'eſt chargé de cette commiſſion.

LE MARQUIS.

Vous traitez cela au ſérieux, Monſieur.

LE LIEUTENANT-GÉNÉRAL.

On nous traite bien mal, M. le Marquis ; & pluſieurs de nos Meſſieurs voulaient ceſſer leur ſervice : mais, M. Vaſſe & moi nous y ſommes oppoſés. Nous ſerions bien dupes.....

VASSE.

M. le Marquis, je n'ai qu'une petite inquiétude ; j'ai peur des revenants. Croyez-vous que cela ſoit fini tout-à-fait ?

LE MARQUIS.

Je n'en ai nul doute. Le Miniſtere aurait fait une belle ſottiſe, s'il fallait qu'il recule ; ne le croyez pas, Meſſieurs : je ne conçois pas comment on peut ſeulement avoir cette idée.

LE LIEUTENANT-GÉNÉRAL.

Il eſt vrai que les Miniſtres ont trop d'eſprit pour entreprendre une pareille beſogne, ſans être sûrs de réuſſir. Leur plan eſt beau, d'ailleurs, & tout le monde finira par y gagner.

LE MARQUIS.

Sans doute, on a été trop avant pour reculer. Entre nous, les Parlements ſe ſont enferrés : ils ne peuvent capituler maintenant qu'en perdant armes & bagages ; & je les crois trop fiers pour vouloir paſſer ſous le joug. Tout eſt dit ; ils ne reviendront jamais.

LE LIEUTENANT-GÉNÉRAL.

La Compagnie voulait ſuſpendre ſes fonctions ; elle voulait faire des proteſtations : mais je lui ai fait entendre que cette démarche allait nous expoſer à l'orage. Ils n'ont que des petites charges de 1200 liv. ; ils n'ont pas grand'choſe à riſquer ; mais Monſieur & moi, cela eſt bien différent.

LE MARQUIS.

Vous avez pris le bon parti, Meſſieurs... Pour qui vous ſacrifieriez-vous?... pour des ingrats!... Mais n'ai-je pas entendu dire

que

que vous aviez parmi vous un M. Turgis qui est fortement royaliste.

LE LIEUTENANT-GÉNÉRAL.

Oui, M. le Marquis.

LE MARQUIS.

M. de Maussion m'a dit, ce me semble, qu'il l'avait endoctriné, & que c'était un homme sûr.

LE LIEUTENANT-GÉNÉRAL.

Cela est vrai, Monsieur ; c'est lui qui mène tout le Bailliage, heureusement.

LE MARQUIS.

Allons, Messieurs, du courage ; ces anathèmes-là ne flétrissent que les pusillanimes.

Audaces fortuna juvat.

Je ferai valoir votre fermeté auprès du Ministre ; soyez tranquilles.

(*Ils sortent.*)

SCÈNE XIV.

LE MARQUIS, D'OSMOND.

D'OSMOND.

M. LE MARQUIS, je viens de faire l'inſpection; j'ai ſix beaux logements tous prêts pour ces Meſſieurs.

LE MARQUIS.

J'attends un Courrier. Je ne doute pas du tout qu'il ne m'apporte des ordres ſévères... Flambard eſt-il là?

D'OSMOND.

Oui, M. le Marquis.

LE MARQUIS.

Faites-le entrer; il faut que je faſſe garder à vue le premier Préſident; c'eſt lui qui répondra pour les autres. Mais n'eſt-ce pas incroyable que l'Homme du Roi ſoit le premier à s'oppoſer à ſes volontés.

FLAMBARD.

Qu'ordonnez-vous, M. le Marquis?

LE MARQUIS.

Il faut garder à vue le premier Préſident.

FLAMBARD.

Je vais donner des ordres, M. le Marquis.

LE MARQUIS.

Je vous prie, Monſieur, de faire un peu plus d'attention à ce que vous faites... (*A d'Oſmont.*) Il faut traiter cet homme-là rudement.

SCÈNE XV.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, UN COURRIER, RENARD.

LE COURRIER.

M. le Marquis, voici un paquet.

(*Il ſort.*)

LE MARQUIS.

Prenez-le, Renard; ce ſont, ſans doute, des Lettres de cachet.

RENARD *ouvre le paquet.*

Oui, M. le Marquis.

LE MARQUIS.

Voyons: ſont-elles remplies?

RENARD.

Non, Monſieur, elles ſont toutes en blanc.

LE MARQUIS.

Donnez-moi la lettre du Miniſtre; elle m'inſtruira de ce qu'il enfaut faire. (*Il lit.*)... Le Miniſtre eſt d'une modération incroyable; il me laiſſe libre du choix de l'exil.

D'OSMOND.

Il faudra toujours en envoyer quelques uns au Vieux-Palais, pour l'exemple.

LE MARQUIS.

Nous verrons... Renard, allez promptement avertir M. de Villemont, qu'il vienne ſur le champ.

RENARD.

J'y vais, M. le Marquis.

LE MARQUIS.

Je ne ſais quel parti prendre... Où les enverrai-je?..

D'OSMOND.

M. le Marquis, ſi vous les ménagez, vous aurez l'air de les craindre.

LE MARQUIS.

J'ai envie de les envoyer dans leurs terres tout bonnement. Il paraît qu'ils ſont deſtinés à y reſter long-temps; c'eſt un ſervice à leur rendre. J'entends Villemont.

SCENE XVI.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, VILLEMONT.

VILLEMONT.

Qu'y a-t-il pour votre ſervice, M. le Marquis?

LE MARQUIS.

Il faut envoyer vos Cavaliers diſtribuer ces ſoixante-quinze Lettres de cachet.

VILLEMONT.

Ils ſont bien peu, M. le Marquis, pour cette longue expédition.

LE MARQUIS.

Je ſens bien cela; mais je ne ſais commentfaire.

VILLEMONT.

M le Marquis, on pourrait charger des Officiers du Régiment de porter celles qui ſont pour la ville; mes Cavaliers porteraient celles qui ſont pour la campagne.

LE MARQUIS.

J'y ai bien penſé; mais je crains que les

Officiers ne veulent pas de cette commission.

VILLEMONT.

Comment donc, M. le Marquis ? si vous leur en donnez l'ordre, il faudra bien qu'ils le fassent.

LE MARQUIS.

Eh bien, soit... faites-moi venir le Capitaine de la Cinquantaine.

VILLEMONT *sort & revient.*

Le voilà, M. le Marquis.

LE MARQUIS *au Capitaine.*

Monsieur, allez tout-à-l'heure dire au Commandant du Régiment qu'il vienne ici.

LE CAPITAINE.

J'y vais, M. le Marquis.

LE MARQUIS.

Je veux faire porter les Lettres de cachet tout-à-l'heure.

VILLEMONT.

Il est bien tard, M. le Marquis ; il est au moins minuit. On pourrait remettre cela à demain matin.

LE MARQUIS.

Monsieur, je veux de l'expédition. Vous

ne ſavez pas les conſéquences de cela. Faites monter vos Cavaliers à cheval dans le moment même.

VILLEMONT.

Je vais donner des ordres à l'inſtant, Monſieur.

SCÈNE XVII.

LE MARQUIS, D'OSMOND, RENARD, LE COMMANDANT *du Régiment de Navarre.*

LE MARQUIS, *au Commandant.*

MONSIEUR, il faut, à l'inſtant, faire diſtribuer par vos Officiers les Lettres de cachet que je reçois.

LE COMMANDANT.

M. le Marquis, ils ne ſont pas faciles à raſſembler à l'heure qu'il eſt.

LE MARQUIS.

Il faut, Monſieur, les envoyer éveiller par quelques Sergents. Vous ſavez leur demeure, ſans doute?

LE COMMANDANT.

Oui, Monsieur; mais les jeunes gens ne couchent pas toujours chez eux.

LE MARQUIS.

Rassemblez-en le plus que vous pourrez, & donnez-leur l'ordre d'être ici dans une heure au plus tard. Je veux que toutes les lettres soient distribuées demain matin.

LE COMMANDANT.

J'y vais faire l'impossible.

SCÈNE XVIII.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS.

LE MARQUIS.

Ces petits Messieurs ne s'attendent pas à cela; ils dorment bien tranquilles. Je leur prépare un fort agréable réveil. Ils se croient les tuteurs des Rois; ils vont voir qu'ils ont affaire à un mineur indocile.

(*La nuit se passe toute entiere à l'expédition des Lettres de cachet. La scène qui suit a lieu sur les sept heures du matin. Au moment où le Marquis va se coucher, il dit à Renard :*

Renard,

Renard, n'oubliez pas demain les lettres; apportez-moi tout ce qui ſera ſuſpect.

SCÈNE XIX.

LE MARQUIS, LE COMMANDANT *du Régiment*, D'OSMOND.

LE COMMANDANT.

M. LE MARQUIS, voici les récépiſſés.

LE MARQUIS.

Toutes les Lettres ſont-elles expédiées?

LE COMMANDANT.

Oui, M. le Marquis.

LE MARQUIS.

Hé bien, comment ces Meſſieurs ont-ils pris la choſe?

LE COMMANDANT.

Ils ne l'ont pas priſe gaiement, je vous jure. Je ne ſais pas comment nos Meſſieurs ont été reçus; mais moi, je l'ai été fort mal: j'ai trouvé un Préſident qui m'a dit des choſes bien déraiſonnables.

LE MARQUIS.

Contez-moi cela.

LE COMMANDANT.

Je me suis présenté très-honnêtement, en annonçant même combien la commission dont j'étais chargé était désagréable. = » Je » m'étonne, m'a dit le Président, qu'un Gen- » tilhomme se charge d'un pareil message... « — J'en ai reçu l'ordre, Monsieur, lui ai-je répondu; & la subordination nous fait une loi de l'aveugle obéissance. = » En ce cas, » (m'a repliqué brusquement mon homme) » votre état a bien des désagréments, Mon- » sieur; car vous ne pouvez pas prévoir à » quelles odieuses fonctions la tyrannie vous » réserve « — J'ai ajouté: Monsieur, cha- que état à ses devoirs. = » Sans doute (a » continué le Président, dont l'humeur aug- » mentait) mais un Français, & sur-tout un » Gentilhomme, a un maître plus im- » périeux que le tyran même: c'est l'hon- » neur. «

LE MARQUIS.

Quelle sottise!.... comme s'il y avoit pour un Militaire d'autre honneur que d'obéir... Que lui avez-vous repliqué?

LE COMMANDANT.

— Je ne vois pas, Monsieur, en quoi l'honneur est compromis dans la démarche

que je fais, lui ai-je dit. = » Comment, » Monsieur (m'a-t-il répondu d'un air vrai- » ment assez noble) quand la Nation entiere » réclame, quand elle lutte contre les fers » dont on veut la charger, vous croyez » qu'on peut, sans rougir, exécuter les or- » dres de ses bourreaux. C'est se rendre leurs » complices ; & je ne connais point d'obéis- » sance légitime, quand le commandement » est injuste. «

LE MARQUIS.

Il me paraît que vous aviez affaire à un rude joueur.

LE COMMANDANT.

J'étais piqué, & voulais le mettre au pied du mur ; je lui ai dit : — Monsieur, vous voulez bien croire que le Roi est le maître... Il n'y a pas de réplique à cela.

LE MARQUIS.

Votre homme s'est tu?

LE COMMANDANT.

Pas tout-à-fait. Voici ce qu'il m'a répondu : = » L'autorité du Roi est illimi- » tée pour faire le bien de ses Sujets, Mon- » sieur ; mais tous doivent se liguer pour lui » donner des bornes quand elle tourne vers

» l'oppreſſion. Il n'y a que des eſclaves, & » des eſclaves avilis, qui peuvent offrir leurs » bras aux chaînes dont ont veut les » charger. «

LE MARQUIS.

Et vous avez eu la patience d'écouter tout cela ?

LE COMMANDANT.

Monſieur, je voulais le convaincre.

LE MARQUIS.

Monſieur, on ne convainc point ces Meſſieurs ; nous ne ſommes pas de force contre ces gens de robe, accoutumés à déraiſonner méthodiquement.

LE COMMANDANT.

Il me reſtait un dernier moyen de lui fermer la bouche ; c'était de lui citer votre exemple.

LE MARQUIS

Il ne fallait point vous obſtiner avec cet homme-là ; il vallait mieux le laiſſer là.

LE COMMANDANT.

J'eſpérais le mettre à la raiſon, & je lui ai dit : — Nous ne ſuivons, Monſieur, que l'exemple de nos Supérieurs. M. le Marquis d'Harcourt n'obéit-il pas ſans

réclamation. Ecoutez ſa réponſe, Monſieur, j'en ſuis outré : » L'ambition aveugle, Mon-
» ſieur ; m'a-t-il dit : les grands ne ten-
» dent qu'à obtenir les faveurs du Maître.
» Mais lorſque M le Marquis d'Harcourt
» voit les Princes du ſang & la premiere No-
» bleſſe du Royaume oppoſer une juſte ré-
» ſiſtance aux volontés arbitraires d'un Mi-
» niſtère qui abuſe du nom du Roi, je crois
» qu'il ſe déshonore en s'en rendant l'agent ;
» s'il compte ſur l'eſtime de la Cour & ſur
» des récompenſes, il s'abuſe très-fort. Les
» tyrans eux-mêmes mépriſent les agents
» de leur deſpotiſme.... « Je n'ai pas voulu en écouter davantage ; j'ai quitté précipitamment cet incivil cauſeur.

LE MARQUIS.

Vous auriez dû le faire plutôt ; ces Meſſieurs-là ſont bien inſolents : je me repens bien de les avoir tant ménagés.

SCÈNE XX.

LE MARQUIS, RENARD, *arrivant avec les Lettres*, D'OSMOND.

LE MARQUIS.

AVONS-NOUS beaucoup de Lettres aujourd'hui ?

RENARD.

Oui, M. le Marquis.

LE MARQUIS.

Voyons : connoiſſez-vous toutes ces écritures-là ?

RENARD.

Non pas toutes, mais la plupart. D'ailleurs, il n'y a pas grand mal de lire une Lettre, quand on le recachete proprement, & qu'en l'envoie à ſon adreſſe : auſſi, j'en ai pris plus que moins.

LE MARQUIS.

Décachetez-les toutes ſans diſtinction.

RENARD.

En voilà déjà ſix qui contiennent le bel Arrêté.

LE MARQUIS.

Déchirez les. Voyons ces deux-ci ; elles me ſemblent du Procureur-Général.

RENARD.

Oui, Monſieur, mais il y a peu de choſes.

LE MARQUIS.

Voyons tout de ſuite celles du premier Préſident.

RENARD.

M. le Marquis, en voici quatre.

LE MARQUIS.

Donnez. (*Il lit.*).... Il conte avec prétention la belle équipée qu'il vient de faire. Oui, c'eſt chez lui que l'aſſemblée a eu lieu ; il n'y a rien de plus poſitif Il faut inſtruire le Miniſtre de cela... Mais dans tout cela, je ne vois rien qui regarde la Bretagne... Il faut que la correſpondance paſſe ſous un nom emprunté. Eh bien, Renard, ne trouvez-vous rien? (*A d'Oſmont.*) Aidez-lui, Chevalier.

RENARD.

Je ne vois rien d'important..... M. le Marquis, voilà une Lettre qui eſt plaiſante!

LE MARQUIS.

Donnez, je vais la mettre dans ma poche; j'en amuſerai Madame la Marquiſe après dîné.

RENARD.

En voici une de Macaclin à Parizeau; elle me paraît ſuſpecte en diable. Tenez, M. le Marquis, liſez.

LE MARQUIS, *après avoir lu.*

Voilà votre affaire. c'eſt ce petit Monſieur-là qui tient la correſpondance. Comment, il parle d'un *petit crime!* Quoi, diable, cela veut-il dire? Au ſurplus, ils s'expliqueront quand ils ſeront entre quatre murailles; je ſuis bienheureux d'avoir fait cette découverte! Il faut s'aſſurer de la perſonne de ce Macaclin. Ne nous reſte-t-il pas quelques Lettres de cachet.

RENARD.

Monſieur, en voici encore pluſieurs.

LE MARQUIS.

Allez chercher Villemont. Il n'aime pas ces commiſſions-là; mais je veux que ce ſoit lui qui s'en charge.

D'OSMOND.

Vous allez le faire conduire au vieux-Palais?

LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

Oui. Il n'y a encore que deux prisonniers ; ainsi, il y aura de la place.

D'OSMOND.

Il me reste encore quatre chambres....

LE MARQUIS.

Nous les emploierons ; n'ayez pas d'inquiétude.... Vous voilà en fonctions, Chevalier cela va vous donner du relief. Nous tâcherons de faire du Vieux-Palais, une prison d'état ; cela vous rapporterait de l'argent.

D'OSMOND.

M. le Marquis a toujours eu mille bontés pour moi.

SCÈNE XXI.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, VILLEMONT.

LE MARQUIS.

Monsieur, il faut mettre ce soir cette Lettre à exécution.

VILLEMONT.

Flambard est plus au fait de cette besogne que moi.

LE MARQUIS.

Je veux que ce ſoit vous.

VILLEMONT.

Cela ſuffit.

Fin du ſecond Acte.

NOTA. La Lettre a été miſe à exécution ; Macaclin & un Avocat, nommé Delannoy, ont été au Vieux-Palais pendant ſix ſemaines : c'eſt cet intervalle qui ſe trouve entre cet Acte & le dernier.

ACTE III.

La Scène eſt dans le cabinet du Lieutenant-Général.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE LIEUTENANT-GÉNÉRAL, FEREY, *ſon Secrétaire.*

FEREY.

Je n'ai jamais vu d'Audience ſi ridicule que celle d'aujourd'hui. Il faut convenir que nos Procureurs plaident bien mal.

LE LIEUTENANT-GÉNÉRAL.

Il eſt vrai qu'on ne les entend pas, mais nous n'en jugeons pas moins bien.... Nous avons de bonnes têtes, au moins, dans la Compagnie.

FEREY.

D'excellentes, Monſieur.

LE LIEUTENANT-GÉNÉRAL.

Si les choſes durent comme elles ſont, encore quelque-temps, vous verrez les Avocats abonder.

FEREY.

Certainement : cependant il n'y en a encore aucuns qui aient voulu venir, malgré les ſollicitations de M. le Procureur du Roi.

LE LIEUTENANT-GÉNÉRAL.

C'eſt qu'il n'eſt pas bien fin... Voilà un beau paquet de Requêtes : s'il fallait lire tout cela, ce ſerait bien ennuyeux.

FEREY.

Je n'en lis que les Concluſions. Le reſte eſt inutile ; mais j'entends M. le Procureur du Roi.

SCÈNE II.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, LE PROCUREUR DU ROI.

VASSE.

Tout eſt perdu, Monſieur.

LE LIEUTENANT-GÉNÉRAL.

Qu'y a-t-il, Monſieur ?.... vous

m'effrayez à un point étrange. Expliquez-vous.

VASSE.

Nous n'avons plus qu'à fuir.

LE LIEUTENANT-GÉNÉRAL.

Mais enfin, Monſieur, qu'eſt-il donc arrivé ?

VASSE.

Tout ce qu'il pouvait nous arriver de plus affreux.

LE LIEUTENANT-GÉNÉRAL.

Mais encore, Monſieur, dites-moi ce que c'eſt.

VASSE.

Monſieur de Lamoignon eſt renvoyé.

LE LIEUTENANT-GÉNÉRAL.

N'eſt-ce pas une fauſſe nouvelle, Monſieur ?

VASSE.

Rien n'eſt plus vrai ; il y en a cent lettres ici.

LE LIEUTENANT-GÉNÉRAL.

Cela n'eſt pas poſſible ; vous ſavez bien qu'il m'a écrit qu'il ne ferait rien ſans m'en avertir.

VASSE.

Il n'a pas été prévenu lui-même de cet événement-là.

LE LIEUTENANTGÉNÉRAL.

Quel parti allons nous prendre ?

VASSE.

Il faut assembler la Compagnie. Pour moi, je suis bien décidé à quitter la Ville.

LE LIEUTENANT-GÉNÉRAL.

Ferey, allez vous-même chez ces Messieurs ; & amenez les avec vous ; il n'y a pas de temps à perdre.

VASSE.

Je vais aussi en voir quelques-uns ; je reviens avec eux dans un instant.

SCÈNE III.

LE LIEUTENANT-GÉNÉRAL, *seul.*

J'AI fait une grande sottise. Mon pere m'avoit bien dit que ma sotte ambition me perdrait. Le bon homme voulait que je reste dans sa boutique ; il prétendait que je n'étais bon qu'à cela. J'aurais bien fait de

suivre ses avis!... Comme j'aurais amassé de l'argent ! Mais j'ai voulu être noble, & avoir une grande charge... Tout avait bien réussi jusqu'à présent ; ma charge commençait à me rapporter beaucoup d'argent. Ce n'était encore rien : les affaires n'allaient pas.... Mais il aurait bien fallu que cela aille, à la fin... Parbleu, M. de Lamoignon me joue là un joli tour ! Il m'avait tant répété : n'ayez point d'inquiétude ; tout est dit ; les Parlements ne rentreront jamais... Qui n'en aurait pas été la dupe?... Encore, moi, j'ai de la fortune ; j'ai profité du bon moment pour me marier.... Mais ces Messieurs, qui n'ont pas le sol, je ne sais pas ce qu'ils pourront faire .. Au surplus, le Roi nous a pris sous sa protection... il ne peut pas nous abandonner. Il faut bien qu'il nous récompense... Mais j'entends ces Messieurs.

SCÈNE IV.

LE LIEUTENANT - GÉNÉRAL, LE LIEUTENANT - CRIMINEL, LE LIEUTENANT DE POLICE, LE LIEUTENANT-PARTICULIER, SACQUEPÉE, *Avocat du Roi*, TURGIS, DE BRÉVAL, VIDEREL, SACQUEPÉE, D'ENGLESQUEVILLE, CORBIN *pere*, CORBIN *fils*, FEREY, *Secrétaire.*

FEREY.

MONSIEUR, voici tous ces Meſſieurs. J'ai eu bien du mal à les décider à venir; ils n'oſaient ſortir.

LE LIEUTENANT-GÉNÉRAL.

Meſſieurs, vous ſavez les fâcheuſes nouvelles?

LE LIEUTENANT-CRIMINEL.

Oui, Monſieur, nous les avons appriſes.

L'AVOCAT DU ROI.

Meſſieurs, on m'a déjà hué pluſieurs fois.

TURGIS

TURGIS *l'aîné.*

Monſieur n'eſt pas aimé.

BREVAL.

Pour moi, je paſſe par-tout. Il me ſemble que perſonne ne fait attention à moi.

LE LIEUTENANT-GÉNÉRAL.

Meſſieurs, il faut prendre un parti, & je vous ai aſſemblés pour cela.

LE LIEUTENANT-CRIMINEL.

Il faut voir, Monſieur, comment les choſes tourneront.

LE LIEUTENANT-PARTICULIER.

Elles ſont déjà tournées d'une manière déſagréable. On a caſſé toutes mes vîtres cette nuit, ainſi que celles de M. Vaſſe.

LE LIEUTENANT-GÉNÉRAL.

A propos, où eſt-il donc, M. Vaſſe?

FEREY.

Monſieur, il n'a pas voulu décidément revenir. Il a une peur dont vous n'avez pas d'idée.

LE LIEUTENANT DE POLICE.

Meſſieurs, je ne vois rien d'embarraſſant à cela. On nous ſifflera: eh bien, nous laiſſerons ſiffler.

L'AVOCAT DU ROI.

Le parti qui me paraît convenable, c'eſt de demander main-forte à M. le Marquis d'Harcourt. Pour moi, je n'irai pas au Bailliage ſans avoir un détachement de Grenadiers;... je n'ai pas envie de me faire aſſommer.

LE LIEUTENANT-CRIMINEL.

Quelle poltronnerie! J'irai bien tout ſeul, moi.

L'AVOCAT DU ROI.

C'eſt bon pour vous, qui avez toujours couru la nuit, & ne ſortez jamais du tapis qu'à je ne ſais quelle heure. Mais moi, je n'ai pas l'habitude d'être brave; ce n'eſt point dans mon caractère.

LE LIEUTENANT-CRIMINEL.

Votre caractere eſt l'impertinence. — Il faudra pourtant tenir les aſſiſes. Comment ferez-vous?

LE LIEUTENANT-GÉNÉRAL.

M. de Beaunay, vous pourrez y aller: n'ayez nulle inquiétude; on vous ſoufflera (1). Mais, Meſſieurs, nous avons des choſes

(1) Voyez à la fin, *note premiere.*

plus importantes que cela à traiter. Quel parti prenons-nous ? Le Roi nous a promis ſa protection ; & M. le Marquis d Harcourt ne peut pas ſe diſpenſer de nous donner main-forte : mais ce n'eſt pas aſſez ; il faut auſſi ſolliciter de la Cour quelques récompenſes.

TURGIS.

Meſſieurs, je crois que nous pourrions demander de conſerver les honneurs, priviléges & prérogatives qui nous ont été accordés par les Edits du 8 Mai.

BREVAL.

Mais, mon frere, j'aimerais mieux de de l'argent, moi.

CORBIN *pere & fils.*

M. de Bréval a raiſon ; nous ſommes de ſon avis.

TURGIS.

Meſſieurs, j'ai déjà pris la qualité d'Ecuyer dans un acte public, & je crains qu'on ne le faſſe effacer.

SACQUEPÉE.

Tout cela eſt bon ; mais nous aimons mieux de l'argent.

MOULIN.

Meſſieurs, je vous ferai obſerver qu'aux termes des Edits, nous ne devons jouir des honneurs, privilèges & prérogatives de nos charges, qu'après vingt années, ou en mourant en exercice.

LE LIEUTENANT DE POLICE.

Eſt-ce que nous n'y ſommes pas morts ?

SACQUEPÉE.

Voilà une belle plaiſanterie !

LE LIEUTENANT DE POLICE.

Ni vous ni moi ne ſommes pourtant pas plaiſants, Monſieur ; tout le monde le ſait.

LE LIEUTENANT-GÉNÉRAL.

Enfin, Meſſieurs, quel parti prenons-nous ? on doit tenir demain les aſſiſes.... Comptez-vous y aller ?

TOUS ENSEMBLE.

Nous n'irons pas ſans eſcorte....

LE LIEUTENANT-GÉNÉRAL.

Il faut donc aller en demander au Marquis ?

LE LIEUTENANT DE POLICE.

Allons-y tous enſemble ; cela ſera plus d'effet.

LE LIEUTENANT-GÉNÉRAL.

Allons, Meſſieurs.

(*Ils ſortent.*)

SCÈNE V.

La Scène eſt chez le Marquis d'Harcourt.

LE MARQUIS, RENARD, D'OSMOND.

LE MARQUIS.

On dit, Renard, que vous avez donné une permiſſion d'ouvrir un billard.

RENARD.

Moi? M. le Marquis; je vous aſſure qu'on vous a trompé.

LE MARQUIS.

Je vais ſavoir cela; le Maître de billard va venir.

RENARD.

Cet homme dira tout ce qu'il voudra; j'eſpere que M. le Marquis ne me croit pas capable....

LE MARQUIS.

Monsieur, je vous crois capable de tout; j'ai déjà reçu des plaintes de vous.

UN VALET DE CHAMBRE.

M. le Marquis, voici le Maître de billard.

LE MARQUIS.

Faites-le entrer.

SCÈNE VI.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, LE MAITRE DE BILLARD.

LE MARQUIS.

Qui vous a donc permis d'avoir votre billard?

LE MAITRE DE BILLARD.

C'est Monsieur, (*en montrant Renard*).

RENARD.

Moi? insolent!... Vous osez dire que je vous ai donné cette permission?...

LE MAITRE DE BILLARD.

Vous ne me l'avez pas donnée;... vous me l'avez bien vendue.

LE MARQUIS.

Comment! vous auriez eu cette audace?

RENARD.

Je vous donne ma parole d'honneur que je n'ai rien reçu de ce drôle-là.

LE MAITRE DE BILLARD.

Cela eſt vrai, Monſieur; mais nous ſommes convenus que je donnerais deux pieces de toile à Madame, & vingt-cinq louis pour vous.... & je les ai bien donnés.

LE MARQUIS.

Vous êtes un frippon, M. Renard.

RENARD.

M. le Marquis, vous voyez bien que cette affaire regarde ma femme. Je ne me mêle pas du ménage, moi...

LE MARQUIS.

Sortez d'ici tout-à-l'heure, & n'y remettez jamais les pieds.

RENARD.

M. le Marquis !....

LE MARQUIS.

A rien ne tient que je ne vous envoie en priſon. Sortez, vous dis-je. (*Au Maître de billard.*) Faites-vous rendre ce que vous avez donné.

LE MAITRE DE BILLARD.

Ah ! M. le Marquis, c'eſt autant de perdu. Jamais cet homme-là n'a rien rendu.

SCÈNE VII.

LE MARQUIS, D'OSMOND.

D'OSMOND.

Eh bien, M. le Marquis, comment avez-vous été reçu à Verſailles? Très-bien, ſans doute?...

LE MARQUIS.

Je ne vous cacherai pas, mon cher ami, que je l'ai été fort mal. Je ſuis dans une inquiétude mortelle; il m'a paru que tout le ſyſtême de Lamoignon crouloit, & j'attends à chaque inſtant de fâcheuſes nouvelles.

D'OSMOND.

M. de Lamoignon n'abandonnera pas ſa beſogne; on dit qu'il eſt ferme.

LE MARQUIS.

Cela eſt vrai; mais le Miniſtre le plus ferme n'eſt pas exempt de faire une chûte, & je crains que celle-là ne ſoit très-prochaine.

D'OSMOND.

D' OSMOND.

Mais, enfin, que vous a-t-il dit ?

LE MARQUIS.

Il m'a dit des choses désagréables; il a blâmé la plus grande partie de ma conduite. Cependant, vous savez que j'ai tout fait pour le mieux.

D' OSMOND.

Assurément, M. le Marquis.

LE MARQUIS.

On a trouvé fort mauvais que j'aie fait arrêter le Procureur Macaclin & l'Avocat Delannoy. On prétend qu'il n'y avait rien dans les lettres qui ont été trouvées ; & on m'a reproché cela comme une mal-adresse.

D' OSMOND.

Il n'est pas possible, M. le Marquis !

LE MARQUIS.

Cela est pourtant très-vrai ; & j'ai l'ordre de les faire sortir du Vieux-Palais aussi-tô mon arrivée.

D' OSMOND.

Ils en sont quittes à bon marché.

LE MARQUIS.

Je veux leur faire valoir cela : il faut

qu'ils croient que c'eſt à moi qu'ils doivent leur liberté. Le premier Préſident s'y intéreſſe, & je ſuis bien aiſe de m'en faire un ami.

D'OSMOND.

Un pareil ſervice mérite de la reconnaiſſance. J'entends bien du monde. (*Il regarde par la fenêtre.*) C'eſt le Grand-Bailliage tout entier.

LE MARQUIS.

Mon dieu, que ces animaux-là m'ennuient! Je crois qu'ils ſont pris d'une belle peur!.. Faites-les attendre un inſtant; je vais expédier les deux Lettres de cachet pour vos Priſonniers.

SCÈNE VIII.

LE LIEUTENANT-GÉNÉRAL, LE LIEUTENANT-CRIMINEL, TOUT LE GRAND-BAILLIAGE, D'OSMOND.

LE LIEUTENANT-GÉNÉRAL.

POUVONS-NOUS voir M. le Marquis?

D' OSMOND.

Il eſt en affaires, & va venir dans un inſtant.

LE LIEUTENANT-GÉNÉRAL.

Monſieur, il faut que nous le voyions tout-à-l'heure.

D' OSMOND.

Qu'y a-t-il donc de ſi preſſant?

LE LIEUTENANT-GÉNÉRAL.

Monſieur, il nous faut main-forte. Dans un moment comme celui-ci, on peut nous aſſommer.

D' OSMOND.

Je vais lui dire, Meſſieurs, que vous l'attendez.

LE LIEUTENANT-GÉNÉRAL.

Allons, Meſſieurs, uniſſez-vous à moi.

SCÈNE IX.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, LE MARQUIS, D'OSMOND.

TOUS ENSEMBLE.

Ah ! M. le Marquis, vous savez le malheur qui nous arrive ?...

LE MARQUIS.

Parbleu, l'un après l'autre, au moins...

D'OSMOND.

Silence, Messieurs.

L'AVOCAT DU ROI.

Paix donc; laissez-moi parler... — Vous savez, M. le Marquis, avec quelle intrépidité nous avons affronté les huées du public, & quelle noble fermeté nous avons opposée à l'Arrêté très-impertinent du Parlement; nous nous flattions alors que le grand Lamoignon triompherait de la cabale insensée qui s'opposait à ses réformes utiles... Mais nous venons d'apprendre qu'il a été obligé de fuir honteusement la Cour, & qu'il s'est furtivement évadé par l'escalier

aux chiens.... Quel préſage pour nous!... Qu'allons-nous devenir, M. le Marquis?

TOUS ENSEMBLE.

Qu'allons-nous devenir, M. le Marquis?

LE MARQUIS.

Il ne faut pas perdre courage, Meſſieurs. Comment, vous pleurez-tous comme des enfants... Allez, tout n'eſt pas dit; le Roi ſe ſouviendra de vous.

VASSE.

Vous ſavez, M. le Marquis, comme on a traité l'auguſte Lamoignon; traîné dans la boue, brûlé par le Peuple!... quel ſort nous réſerve-t-on, à nous, pauvres hères, ſi on s'eſt porté à ces excès envers des Miniſtres reſpectables?.... Qu'allons-nous devenir?

TOUS ENSEMBLE.

Oui, M. le Marquis, qu'allons-nous devenir?

VASSE.

Le Roi nous a mis ſous ſa protection; nous ſommes, vous le ſavez, ſes fidèles ſujets. Voilà le moment arrivé; l'occaſion eſt belle: il faut que le Roi s'illuſtre par quelque

ſigne éclatant de ſon autorité en notre faveur.

TOUS ENSEMBLE.

Oui, M. le Marquis; il faut que le Roi s'illuſtre.

LE MARQUIS.

Comment, Meſſieurs, la première eſcarmouche vous fait peur !... Vous débuſquez, comme la canaille, au premier coup de fuſil... Que diable voulez-vous qu'on vous faſſe ?

VASSE.

M. le Marquis, on caſſe mes vitres.

LE MARQUIS.

Belle miſère ! Eſt-ce que vous n'avez pas encore reçu quelques bons coups de bâton ?...

VASSE.

Non, Monſieur.

LE MARQUIS.

Eh bien, de quoi vous plaignez-vous donc ?...

VASSE.

On nous hue, M. le Marquis.

LE MARQUIS.

Ce n'eſt que cela ?... laiſſez-les faire ; tenez ferme ; allez toujours juger, & ſecouez les oreilles.

SACQUEPÉE.

Il nous faudra une eſcorte, M. le Marquis...

LE MARQUIS.

Vous vous moquez.

SACQUEPÉE.

Non, Monſieur ; ſans cela, nous pouvons être aſſommés...

LE MARQUIS.

Quelle hiſtoire !

VASSE.

Monſieur, il nous faut main-forte, ou nous ne ſortons pas d'ici. Le Roi nous a mis ſous ſa protection, & je vous y forcerai bien. Nous ſommes gens d'honneur ; les Lettres-patentes du 11 Août l'atteſtent. Le Roi ne permettra pas que vous abandonniez les meilleurs Citoyens de la Province...

LE MARQUIS.

Meſſieurs, je ne vous donnerai point

d'escorte, & je vous prie de me laisser.

VASSE.

Monsieur, nous en aurons, ou je vais donner un Requisitoire pour vous y contraindre. Nous sommes encore Juges en dernier ressort;... & je vais faire rendre une Sentence qui vous condamnera à nous délivrer au moins la moitié du Régiment pour notre sûreté, sauf à augmenter ou diminuer, si le cas le requiert.

LE MARQUIS.

Mais vous êtes fou ou imbécile!

LE LIEUTENANT-GÉNÉRAL.

Je vous assure, Monsieur, que nous courons un grand danger. Que voulez-vous que nous fassions?...

LE MARQUIS.

Ma foi, cachez-vous.

VASSE.

Non, Monsieur; mon Requisitoire ne va pas être long. Vous allez voir beau jeu, puisque vous vous moquez de nous.

LE LIEUTENANT-GÉNÉRAL.

Paix donc, Monsieur. (*Au Marquis.*) Mais, Monsieur, il faudra bien nous remontrer.

LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

Cela n'eſt pas bien néceſſaire. Au ſurplus, vous ferez comme il vous plaira. Ces gens de robe n'ont pas la moindre audace. Eh parbleu, Meſſieurs, un peu de honte eſt bientôt bue.

LE LIEUTENANT-GÉNÉRAL.

Monſieur, ce n'eſt pas le Peuple que je crains le plus: mais quand le Parlement ſera rentré, nous ſommes perdus, ſi le Roi ne nous prend ſous ſa protection.... Il faut paſſer la vivacité de M. Vaſſe; il a plus d'inquiétude que nous, lui. Pour moi, je n'ai pas encore eu le temps de faire grand'choſe.

LE MARQUIS.

Vous me paraiſſez très-raiſonnable, Monſieur; je vois que vous avez un front qui rougira difficilement; vous pouvez aller loin.

LE LIEUTENANT-GÉNÉRAL.

Monſieur, nous comptons ſur vous; donnez-nous ſeulement une eſcorte pour nous reconduire chez-nous.

LE MARQUIS.

Je vous ai déjà dit que je n'en donnerais pas, Monſieur.

VASSE.

Nous verrons, Monsieur!... le Requisitoire! le Requisitoire!

TOUS ENSEMBLE.

Oui, nous allons faire une Sentence en dernier ressort.

LE MARQUIS.

Je vous prie de vouloir bien me laisser tranquille... Ces gredins-là sont les impertinents!...

LE LIEUTENANT-GÉNÉRAL.

M. le Marquis, vous nous manquez!

LE MARQUIS.

J'ai eu trop d'égards pour vous; & j'en suis honteux. Restez ici tant que vous voudrez: pour moi, je vous quitte.

(*Il rentre dans son appartement.*)

SCÈNE X.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, D'OSMOND.

LE LIEUTENANT-GÉNÉRAL.

(*A d'Oſmond.*) PARBLEU, M. le Marquis nous reçoit joliment.

D'OSMOND.

Vous l'avez pouſſé à bout ; les grands veulent des ménagements.

L'AVOCAT DU ROI.

Les véritables grands ſont polis, à ce que l'on dit....

D'OSMOND.

M. le Marquis eſt de la première Nobleſſe du Royaume, Monſieur....

L'AVOCAT DU ROI.

Il a un grand nom ; mais tout le monde ſait qu'il n'eſt pas des bons d'Harcourt (1).

D'OSMOND.

Taiſez-vous donc, Monſieur, ce n'eſt

(1) Voyez à la fin, *note deuxième.*

pas ici le lieu d'en parler auſſi peu reſpectueuſement.

LE LIEUTENANT-GÉNÉRAL.

C'eſt bon pour un paraſite & un bas valet comme vous, d'avoir des égards pour qui vous manque. Mais moi, qui ne boirai jamais de ſon vin, je dis ce que je penſe. M. le Marquis n'eſt qu'un orgueilleux ſans eſprit ;... il eſt conduit par trois fots, & ne pouvait faire que des ſottiſes.... Ce qui nous conſole, c'eſt qu'il partagera notre diſgrace, & qu'il la mérite plus que nous... vous pouvez lui dire cela de notre part..... Meſſieurs, ſortons.

SCÈNE XI.

D'OSMOND, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

Eh bien, nous voilà débarraſſés de ces animaux-là. Je n'ai rien vu de ſi puſillanime.

D'OSMOND.

Ils ont attendu votre départ pour dire toutes leurs ſottiſes.

LE MARQUIS.

Qu'ont-ils dit ?

D'OSMOND.

Je ne veux pas le dire à M. le Marquis.

LE MARQUIS.

Il fallait les faire jetter dehors.

D'OSMOND.

J'allais le faire ; mais ils se sont enfui comme des voleurs.

LE MARQUIS.

J'espère ne les jamais revoir... Mais tout n'est pas dit ; mon embarras redouble, & M. le Duc de Beuvron me mande qu'il vient à mon secours.

D'OSMOND.

Comment, M. le Marquis ? qu'avez-vous à craindre ?

LE MARQUIS.

Ce que j'ai à craindre, mon cher ?.... Beaucoup plus que vous ne le pensez. Le Parlement va rentrer dans peu ; & crois-tu qu'il me laisse tranquille ?...

D'OSMOND.

Un porteur d'ordres du Roi ne doit compte de sa conduite qu'à son maître.

LE MARQUIS.

Tu ne sais donc pas que le Parlement de Paris vient de mander tous les chefs de la Police Militaire & civile, & qu'il veut décréter les deux Ministres.

D'OSMOND.

Diable ! cela devient sérieux. Je n'ai rien fait sans vos ordres, & j'espère que M. le Marquis me soutiendra.

LE MARQUIS.

Je ferai ce que je pourrai pour vous sauver tous, excepté ce frippon de Renard ; je serais bien aise de voir ce gueux-là poursuivi rigoureusement : il le mérite bien.

D'OSMOND.

Comment comptez-vous faire ?

LE MARQUIS.

Je veux rester ici tout l'hiver ; j'ai fait prévenir la Ville pour qu'elle me fournisse un logement incessamment ; le bon Cardinal me met décidément à la porte.

D'OSMOND.

Il a toujours voulu paraître ménager les Parlements, quand il les a vus revenir..... La Ville s'est empressée, sans doute, à

exécuter vos ordres.... Où allez-vous loger?

LE MARQUIS.

Au contraire, elle ne ſe preſſe pas fort; & je viens de la mander pour me rendre compte du parti qu'elle a pris.

D'OSMOND.

Croyez-vous que le Parlement vous ſouffre ici? Il a donné bien des déſagréments à M. de Berville. M. de Piſégur a été obligé de quitter; & dans la circonſtance, je crains beaucoup.

LE MARQUIS.

Tu as tort. N'ai je pas eu tous les ménagements poſſibles pour ces Meſſieurs; & d'ailleurs j'en connais pluſieurs qui me verront avec plaiſir.

D'OSMOND.

Je ne le crois pas, M. le Marquis: je ſuis perſuadé, au contraire, que pas un d'eux ne viendra chez vous: ce ſerait un moyen infaillible pour ſe faire chaſſer de la Compagnie. Vous ne les connaiſſez pas comme moi....

LE MARQUIS.

Le Préſident Bigot eſt bien venu voir M. le Duc de Beuvron & moi le 9 Mai. Crois-tu qu'il ſoit plus réſervé en ce moment?

D'OSMOND.

Je n'en sais rien, mais je suis persuadé que sa Compagnie lui en aura su mauvais gré.

LE MARQUIS.

Au surplus, il y a de la Noblesse ici.

D'OSMOND.

Elle est liée avec le Parlement, & il n'y faut pas beaucoup compter.

LE MARQUIS.

Tout cela s'arrangera.

SCÈNE XII.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, LE GREFFIER DE LA VILLE.

LE MARQUIS.

QUE voulez-vous, Monsieur ?

LE GREFFIER.

Monsieur, la Ville m'envoie vous rendre compte des démarches qu'elle a faites.

LE MARQUIS.

Hé bien, où est mon logement ?

D'OSMOND.

LE GREFFIER.

Ces Meſſieurs n'ont encore rien trouvé qui leur convienne.

LE MARQUIS.

Il me ſemble, Monſieur, que la Ville met bien de l'indifférence dans l'exécution de mes ordres.

LE GREFFIER.

M. le Marquis, la Ville a fait ce qu'elle a pu pour exécuter les ordres du Roi; mais cela ne lui a pas été poſſible; les logements ne ſe trouvent pas ſi facilement.

LE MARQUIS.

Il faut pourtant que je ſois logé, & dans peu de jours; la Ville s'arrangera comme elle pourra.

LE GREFFIER.

Monſieur, la Ville m'a chargé de vous propoſer de continuer de vous payer les cinquante écus qu'elle vous donne par mois pour votre logement.

LE MARQUIS.

Dites-lui que je veux être logé, & que je ſuis très-mécontent de ſa lenteur. Elle peut bien demander un ordre pour prendre un hôtel convenable.

LE GREFFIER.

Monsieur, je ne crois pas que la Ville demande un pareil ordre. Si elle le reçoit, elle verra si elle doit l'exécuter.

LE MARQUIS.

Parbleu, il le faudra bien. Je vais à l'instant faire écrire au Ministre pour qu'on l'envoie.

SCENE XIII.

D'OSMOND, LE GREFFIER DE LA VILLE.

D'OSMOND.

PRENEZ-Y garde ; M. le Marquis pourrait se fâcher.

LE GREFFIER.

Je crois que ces Messieurs n'en ont pas peur.

D'OSMOND.

Enfin, il est indispensable que M. le Marquis ait un logement. Il vaudrait mieux que cela se fît de bonne grace.

LE GREFFIER.

Il y a des appartements si commodes dans le Vieux-Palais, Monsieur; que M. le Marquis ne s'y loge-t-il.

(*Il sort.*)

SCÈNE XIV.

FLAMBARD, D'OSMOND.

FLAMBARD.

Monsieur, voici M. de Beuvron qui arrive. Voulez-vous bien prévenir M. le Marquis?

D'OSMOND.

C'est bon.

SCÈNE XV.

LE DUC DE BEUVRON, LE MARQUIS, D'OSMOND.

LE DUC.

Les choses sont bien changées, Marquis, depuis que je vous ai quitté.

LE MARQUIS.

Cela eſt vrai, M. le Duc; nos eſpérances ſe ſont évanouies.

LE DUC.

Qui aurait pu prévoir un bouleverſement ſi ſoudain? Je vous avoue qu'en vous laiſſant ici, j'avais regardé votre avancement comme certain.... J'en avais la parole de M. le principal Miniſtre.

LE MARQUIS.

J'ai eu bien du mal à tout contenir ici.

LE DUC.

Votre conduite n'a pourtant pas été généralement applaudie.

LE MARQUIS.

Je n'ai fait qu'exécuter les ordres du Roi.

LE DUC.

Vous avez fait bien des âneries en matière de Police.

LE MARQUIS.

Je m'en ſuis bien apperçu; elles m'ont donné de la tablature.

LE DUC.

Je crains le Parlement; c'eſt maintenant un corps bien puiſſant & bien dangereux.

Vous ſavez tout ce qu'à fait celui de Paris; il eſt probable que celui-ci imitera ſon exemple. Les Corps aiment les coups d'autorité.... N'avez-vous entendu parler de rien?

LE MARQUIS.

Non, Monſieur; mais que puis-je redouter? je ne dois compte de ma conduite qu'au Roi.

LE DUC.

Cela eſt vrai; mais ſi le Parlement vous mande, il faudra que vous partiez; car il ne faut pas s'expoſer à un éclat.

LE MARQUIS.

Que pourrait-on me reprocher?... N'ai-je pas dû faire exécuter les ordres du Roi?

LE DUC.

Sans doute; mais vous avez, à ce qu'on m'a écrit, outre-paſſé de beaucoup ſes ordres. Ne pourrait-on pas vous reprocher l'enlevement du Portier de M. de Belbeuf & celui du ſieur Boiſſiere, Clerc de M. Lanon l'aîné, Procureur? Vous avez pris cela ſur vous. Fallait-il les mettre au pain & à l'eau, & leur faire payer leur dépenſe? Aviez-vous des ordres de laiſſer étouffer M. Ma-

caclin, en ne lui donnant que trois pouces d'air, dans une chambre très-étroite & dans une saison très-chaude? Tout cela, mon cher, sont des abus d'autorité. Je sens bien qu'il fallait effrayer, & sur-tout empêcher le débit des libelles; mais le Parlement n'acceptera pas votre excuse.

LE MARQUIS.

Vous m'effrayez, M. le Duc, & je commence à croire que je ne suis pas en sûreté ici. Au surplus, j'y commande les armes ainsi, avec mes grenadiers, je n'ai rien à risquer.

LE DUC.

C'est encore un de vos torts auprès du Parlement. Il pourrait bien vous demander compte de votre conduite sur cela; votre brevet n'a pas été enregistré, & il ne reconnaît pas votre qualité. Si on vous rendait responsable des émeutes que votre bévue a occasionnées, il ne serait pas trop facile de vous en tirer. Savez-vous que vous avez exposé la Ville au pillage, par cette sottise-là?...

LE MARQUIS.

Je l'ai réparée dès le lendemain.

LE DUC.

Vous avez eu un ſecond tort : c'eût été bon, ſi le pain avait dû effectivement diminuer. Mais puiſqu'il fallait l'augmenter, il aurait été plus ſage de laiſſer les choſes comme elles étaient. Il faut que le Peuple de cette Ville ſoit bien tranquille, pour ne s'être pas ſoulevé.

LE MARQUIS.

Au ſurplus, il n'y a eu perſonne de tué.

LE DUC.

Tant mieux.... Mais n'y a-t-il pas eu un malheureux flétri ? C'eſt vous qui en êtes la cauſe. Le Parlement pourrait bien vous rendre garant des réparations que cet homme obtiendra peut-être.

LE MARQUIS.

J'eſpère, M. le Duc, que vous me tirerez de ce mauvais pas. Je ne connais pas les Loix, moi.... je mène tout cela militairement.

LE DUC.

C'eſt la faute de votre expérience. Je me repens bien maintenant de vous avoir laiſſé ici ; ce n'eſt pas pour le mal que vous y

avez fait : au fond, c'eſt une misère ; mais cela pourrait vous faire beaucoup de tort dans l'eſprit de la Nobleſſe même. Mon chemin eſt fait à moi, je n'irai pas plus loin ; mais le vôtre ne l'eſt pas, & je crains que vous ne ſoyez échoué.

LE MARQUIS.

Les ſujets ne doivent-ils pas obéir au Roi ?

LE DUC.

Oui, Monſieur ; mais dans cette circonſtance-ci, la réſiſtance a été générale ; & quand tout le monde a tort, tout le monde a raiſon.

LE MARQUIS.

Je compte bien reſter ici, pourtant. Ne m'avez-vous pas écrit que le projet était qu'il y eût toujours un Commandant militaire dans les Villes de garniſon ? J'attends mon brevet, & la Ville eſt déjà prévenue de me chercher un logement convenable.

LE DUC.

Vous allez un peu vîte en beſogne, & ne réfléchiſſez pas aſſez. Je crois qu'il faut que vous partiez ſur le champ. Vous n'êtes

pas

pas aſſez adroit pour tout concilier; je ne ſais pas comment vous faites; vous n'êtes pas méchant : cependant, perſonne ne vous aime. Vous ſavez qu'à Caen tout le monde vous déteſte. Au ſurplus, je vais reſter ici encore quelque temps; &, quand tout ſera appaiſé, vous pourrez y revenir : cependant, je doute qu'on vous y voie jamais de bon œil.

LE MARQUIS.

On eſt donc bien injuſte ; car il me ſemble que j'ai mis le plus de modération & de procédés qu'il ſoit poſſible dans tout ce que j'ai fait.

LE DUC.

Donnez des ordres pour votre départ ; je viens de faire prévenir le premier Préſident, que je prendrai ſéance au Parlement : il faut bien réparer un peu vos étourderies.

LE MARQUIS.

Si je pars, n'aurai-je pas l'air de fuir ?

LE DUC.

Qu'importe, il faut partir, & ſur le champ...

Mais, toutes réflexions faites, je n'irai point au Parlement; j'aurais là de trop rudes camouflets à supporter: j'aime mieux les voir venir. Laissez ici Madame la Marquise & ses enfans; je n'ai personne à voir, & elle me tiendra compagnie. (*A d'Osmond.*) Chevalier, tâchez de savoir ce qui se passe au Palais.

D' OSMOND.

M. le Duc, aucuns de nos Emissaires n'osent en approcher de trois cents pas.

LE DUC.

Il faut pourtant faire en sorte de vous en instruire... Allez-y vous-même.

D' OSMOND.

Moi, M. le Duc? je m'en donnerai bien de garde. Vous ne savez pas comme on y est acharné contre moi.

LE DUC.

Faites votre possible, Chevalier. J'ai bien hâte d'avoir tout terminé, & d'être loin d'une Ville où je n'aurai que des dé-

sagréments. Je vais faire mes dispositions pour la quitter dès que que je le pourrai.

Fin du troisieme & dernier Acte.

Nota. L'Auteur a cru devoir préſager un évenement qui ne peut être long-temps retardé... Il n'y a inſenſibilité qui tienne contre le mépris public & l'abandon général. Le Marquis d'Harcourt fera bien d'aller ſe cacher dans quelque coin, où le bonheur d'être inconnu lui fera trouver quelques viſages qui pourront paſſer près de lui, ſans ſe détourner avec indignation.

Notes.

I. Ceci rappelle une anecdote fort piquante, qui prouve l'intelligence du personnage : le sieur de Beaunay, préſidant au Bailliage, recueillit fort bien les avis; mais quand il fut queſtion de prononcer la Sentence, la mémoire lui fit faux-bond. Un de ſes Confières le ſouffla, & il répéta aſſez bien d'après lui : *Les Parties appointées en faits contraires; pourquoi icelles renvoyées devant un Commiſſaire.* Il fallait le nommer; le Confrère, officieux, dit tout bas : nommez-le. Le ſieur de Beaunay, comme un autre petit Jean, continue : *nommez-le* Nommez le Commiſſaire, lui dit l'autre. *Nommez le Commiſſaire*, reprend le ſieur de Beaunay. Pour rendre cette ſcène plus plaiſante, il fallait des Dandins.... Hé bien, on aſſure qu'il n'y en manquait pas.

II. Il faut ſe donner de garde de confondre, par la ſimilitude des noms, les d'Harcourt dont il eſt queſtion dans cette Comédie, avec une famille véritablement

illuſtre, qui a tiré ſon nom du Bourg d'Harcourt dans le Comté d'Evreux, dont les biens ſont paſſés dans la maiſon de Lorraine, & ſont poſſédés par M. le Prince Lambeſc, Duc d'Elbeuf. — Celle-ci eſt de Normandie auſſi, mais infiniment moderne : c'eſt en 1700 que la Terre de Thury a été érigée en Duché ſous le nom d'*Harcourt*, & en Pairie en 1709. Cette famille eſt connue par des actes d'une grande prudence. On en trouve la vraie origine dans un Mémoire curieux, préſenté au Régent en 1716, par le Parlement de Paris, qui conteſtait les prétentions ridicules des Ducs & Pairs. Voici comme il s'y exprime ſur la Maiſon d'Harcourt :

» Le Duc d'Harcourt ſort d'un bâtard » d'un Evêque de Bayeux. Jean d'Harcourt-» Beuvron était Juge au Vicomte de Caen, » en 1551. Son fils fut du nombre des jeu-» nes enfants de la Bourgeoiſie, choiſis pour » jetter des fleurs à l'entrée de François » premier en cette Ville-là, comme on le » voit dans les Antiquités de *Bourgueville.* «

Avis de l'Editeur.

On m'a fourni une très-grande quantité de notes sur les Personnages de cette Comédie ; mais je ne suis pas méchant ; & je crois que le Public les trouve déjà assez notés.

fin.

Errata.

PAGE 45, ligne 10, HAVAS, *lisez* VASSE.

Page 47, ligne premiere, ...Que tout ceci eſt calme? *effacez* ceci.

NOTA. Il ne faut pas confondre les deux SACQUÉPÉE qui paraiſſent dans cette Pièce, l'un *Avocat du Roi*, & l'autre *Conſeiller*. Ce dernier ne commence à parler qu'à la Scène IV. du III. Acte.